

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

112

DIXIÈME ANNÉE.

AVRIL 1963

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française..	30 F	15 F
Etranger	40 F	20 F

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Le numéro : 3 F

Abonnement de soutien : 1 an : 35 F

Abonnement d'Honneur : 100 F, donnant droit
à la dédicace des textes par les auteurs.

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.

Boîte postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique).

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1963 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1963. N° 382 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIXIÈME ANNÉE

AVRIL 1963

SOMMAIRE

Trois analyses culturelles, par THOMAS K. FITZGERALD	177
Une guerre comme on n'en fait plus, par B. DURANT	181
André Gide, tel que je l'ai connu, par ANDRÉ CALAS	193
Chronique d'Amérique, par MARC DANIEL	200
Sapho et ses compagnes, par SERGE TALBOT	206
Le combat d' <i>Arcadie</i>	176

LIVRES :

<i>La Nature du Prince</i> , de Roger PEYREFITTE	216
<i>Le Cercle</i> , de Michèle PERREIN	217

THÉÂTRE :

<i>La Gouvernante</i> , de BRANCATI	219
---	-----

CINÉMA :

<i>La Poupée</i> , de Jacques BARATIER	221
--	-----

LE COMBAT D'ARCADIE

LES QUAKERS ET ARCADIE

En ce mois d'avril, *Arcadie* transcrit ce que Jacques Larue a transcrit lui-même, à la page 13 de *France-Observateur* (N° 670 du 7 mars) — afin de méditer sur cette « dépuritani-sation » entreprise... par les Quakers britanniques : « Dans une brochure qui vient d'être publiée en Grande-Bretagne, on peut lire : « *La sexualité n'est ni bonne ni mauvaise : c'est un phénomène naturel... S'il existe entre deux individus une affection réelle, l'acte qui l'exprime et qui leur procure du plaisir ne constitue pas un péché.* » La même brochure précise que, lorsqu'une telle affection existe, il importe peu que les partenaires ne soient pas mariés ou encore qu'ils soient tous deux du même sexe...

« Sans doute, la plupart des lecteurs de *France-Observateur* estimeront-ils que ces phrases expriment un point de vue assez largement répandu en France », ajoute l'auteur.

**

L'auteur de cette appréciation poursuit, toujours d'après les Quakers : « Une morale nouvelle est devenue nécessaire. »

**

Arcadie, moins péremptoire, écrit chaque mois, depuis plus de neuf années : Une morale plus souple et plus adaptée aux réalités semblerait plus largement humaine.

Arcadie pourtant n'est pas commanditée par les Quakers!

*

Mais la vérité vient de tous les horizons.

TROIS ANALYSES CULTURELLES

par

THOMAS K. FITZGERALD.

M. Thomas K. Fitzgerald est l'auteur d'une thèse sur l'Homosexualité en tant que déviation sociale, soutenue en 1960, à l'Université de Caroline du Nord (Etats-Unis) et qui sera prochainement publiée.

Il a bien voulu donner à Arcadie la primeur d'un des chapitres de cet ouvrage, que nous publions ici, traduit par M. Marc Daniel.

Nous l'en remercions très chaleureusement

N.D.L.R.

I. — LA CIVILISATION DES KERAKI (PAPOUS).

Un acte, considéré comme socialement aberrant dans telle ou telle civilisation, peut être regardé comme « normal » dans une autre société ou communauté. Chez les Indiens Keraki — peuplade papoue de la Nouvelle Guinée du Sud, à l'Ouest de Fly River (1) — des manifestations sexuelles que notre propre civilisation considère souvent comme des déviations sociales reçoivent l'approbation collective et sont institutionnalisées pour un statut, un sexe et un âge donnés (à savoir que, dans le cycle de l'existence du Keraki moyen de sexe masculin, se succèdent respectivement les stades d'homosexualité passive, homosexualité active et hétérosexualité). Ruth Benedict écrit : « L'enfant devient homme, c'est là un fait de nature; mais la façon dont cette transition s'effectue varie d'une société à l'autre, et aucun de ces ponts culturels en particulier ne peut être considéré comme le chemin « naturel vers la maturité » (2).

(1) F.E. Williams, *The Papuans of the Trans-Fly* (Oxford, Clarendon Press, 1936).

(2) R. Benedict, *Continuities and Discontinuities in Cultural Conditioning*, dans P. Mullahey (éd.), *A Study in Interpersonal Relations* (New-York, Grove Press Inc. 1949) p. 297.

Les relations sociales des Keraki, surtout celles entre parents et enfants, trahissent une évidente absence d'autorité rigide. Les normes du comportement dans la société keraki sont plus ou moins généralement acceptées, mais non strictement formulées. L'éducation se fait par identification; et la crainte de l'opinion publique (cancans) suffit pour tenir en échec les comportements fortement désapprouvés. Il est intéressant de remarquer qu'il n'y a ni tribunaux ni police; le chef a une autorité assez limitée; les délinquants ne se heurtent à peu près à aucune action punitive d'ensemble de la part de la communauté — et cependant cette société atteint à un haut degré de « respect des lois » (3).

Les institutions culturelles, fondées davantage sur des nécessités physiologiques que sur des dogmes idéaux, fournissent un support adéquat à l'individu pour son passage d'un statut à l'autre : les contrôles sociaux ne sont pas définis de façon assez restrictive ni observés avec assez de rigueur pour que les individus qui éprouvent une grande difficulté psychique à changer de rôle s'en trouvent mal adaptés.

Le cérémonial du passage des garçons Keraki à l'âge adulte (« *making of man cult* ») fournit un excellent exemple de développement de la personnalité, dans lequel les éléments homosexuels non seulement ne sont pas niés mais reçoivent une expression institutionnelle, pleinement sanctionnée par la société masculine et universellement pratiquée. C'est à l'occasion de la cérémonie du *bull-roarer* que prend place la pratique institutionnalisée de la « sodomie » (coït anal inclus), — coutume qui, pour les Keraki, prépare l'adolescent à l'âge adulte, constitue un moyen de divertissement en commun, et possède, en outre, sans aucun doute, des implications spirituelles (magiques) et psychologiques plus profondes.

C'est à l'âge de 13 ans que le garçon passe par cette cérémonie, la plus importante de celles qui marquent la vie des jeunes. D'étranges sonorités expressives, « lourdes de danger et de pouvoir surnaturel », sortent des instruments de bois appelés *bull-roarers*, et l'intérêt se concentre sur la flûte sacrée de bambou. Après la cérémonie, les initiés sont fouettés par les femmes, rite qui marque l'insistance mise sur la défense de jamais divulguer les secrets du cérémonial

(3) F.E. Williams, *op. cit.*, p. 249.

aux membres du sexe féminin. Ensuite a lieu une période d'isolement au cours de laquelle les néophytes sont « sodomisés » par d'anciens initiés et par des hommes plus âgés (un homme légèrement plus âgé joue le rôle actif). Selon les Keraki, un garçon ne peut atteindre sa pleine maturité d'homme s'il n'a pas joué ce rôle passif pendant quelques années : ils disent que cette pratique assure la croissance des garçons. Cette notion de « croissance » est très répandue dans ce secteur et a des liens avec la magie et la religion aussi bien qu'avec les idées sur le sexe. Bien entendu, on peut considérer cette théorie que la croissance (entendue au sens corporel) résulte de la pratique de la sodomie comme la rationalisation d'un motif qui est vraisemblablement le désir de jouissance; mais il n'y a néanmoins aucune raison de nier que cette expérience puisse contribuer à la « croissance » (au sens psychologique), c'est-à-dire à la libre expression d'une émotion humaine à laquelle bien des sociétés humaines ont fourni un moyen de s'exprimer, légalement ou illégalement (4).

Pendant, la vie sexuelle des Keraki n'est pas entièrement dépourvue de contrôle et de réglementation. Après le cycle d'initiation, un homme peut, par la suite, jouer le rôle actif dans une autre cérémonie; mais un homme plus âgé n'est pas censé persister indéfiniment dans son activité homosexuelle : la civilisation Keraki met trop l'accent sur le mariage et sur les enfants (symboles de prestige) pour cela.

Tel est le sens de la curieuse cérémonie dite du *jemberi*, au cours de laquelle chaque homme mange de la chaux (*jemberi*) qui brûle la bouche et la gorge, dans l'intention expresse de neutraliser les effets des relations homosexuelles, autrement dit, en clair, pour éviter que les hommes ne deviennent enceints (5).

Cette description soulève un point intéressant, touchant la définition de la « déviation sociale » dans la société Keraki. Ce n'est pas l'homme qui commet des actes homo-

(4) F.E. Williams, *op. cit.*, p. 204.

(5) Peut-on admettre que le coït anal soit visé par la cérémonie du *jemberi*? Le fait de manger de la chaux pour éviter la grossesse semble suggérer que la forme de relations sexuelles préférée soit le coït buccal. La crainte de la fécondation à la suite d'un coït anal est incompatible avec l'observation courante (le sperme ne séjournant pas dans le rectum).

sexuels qu'on considère comme « aberrant », mais plus spécialement, celui qui devient enceint, car, chez ce peuple maigre et sous-alimenté, si un homme devient corpulent (ce qui est souvent le cas dans certaines maladies de la rate), les gens le considèrent comme enceint; et, comme son accouchement serait une honte pour les autres hommes (la contrefaçon des fonctions féminines étant, en soi, honteuse) il est en général chassé du village ou même tué (6).

En résumé, nous avons observé un comportement homosexuel et des éléments de personnalité (dépendance, identification, maturation) auxquelles la société Keraki donne leur pleine expression, pour les hommes, associés avec l'homosexualité. Selon Williams, « la cérémonie d'initiation continue à exercer ses fonctions éducatives et disciplinaires. Elle sert à marquer le passage de la jeunesse à un autre statut » (7).

(A suivre.)

THOMAS K. FITZGERALD.

(6) F.E. Williams, *opt. cit.*, p. 202.

(7) F.E. Williams, *op. cit.*, p. 206.

UNE GUERRE COMME ON N'EN FAIT PLUS

par

B. DURANT

Le royaume des Ceuls, dans quelque pays que l'on se trouve, on en est loin. Il n'est pas tout à fait sur Saturne mais il est situé à l'écart de nos continents et, s'il est l'objet de notre curiosité ou de nos convoitises, il ne risque pas d'en devenir la proie. On a vu des citoyens Ceuls, par chez nous, mais les Ceuls n'ont jamais accueilli un étranger dans leur pays. Depuis la dernière guerre qu'ils eurent, il s'est écoulé cinq cents ans. Il ne faudrait pas croire pour cela que ces gens sont dénués d'imagination ou exempts de préjugés, ni penser qu'aucun d'entre eux ne sent, au fond de lui-même, un penchant à la violence et le goût de dominer, mais les autres pays sont tellement éloignés de leur que, s'ils s'avisaient de combattre, les Ceuls seraient contraints de le faire entre concitoyens. Ils ne le firent qu'une fois, il y a cinq cents ans, et pour cette guerre qui ravagea leur beau royaume, ils entretiennent et perpétuent le sentiment d'horreur et de honte le plus vif. Voici comment advint l'affaire.

Les Ceuls naissent égaux en droits et en devoirs. Ils sont à peu près libres, leur souverain excepté, sur lequel pèse en outre le devoir d'engendrer un héritier mâle, et un seulement. Tant qu'ils ont admis le principe de liberté dans toutes ses conséquences, les Ceuls ont vécu en paix. Mais, vers l'an mille quatre cent quarante, un de leurs concitoyens s'en fut très jeune à l'aventure et visita l'Europe. Il s'appelait Mastoc. Il demeura quelques mois à voyager dans les principautés et royaumes de ce temps là, et l'on croit, sans en posséder la preuve bien certaine, qu'il fut, pendant quelques jours, l'hôte à Machecoul du fameux sire de

Rais. De retour en son pays, il décrivit avec enthousiasme les monuments et expliqua les modes qui avaient alors force de loi à travers les états du continent d'où il revenait. Une de ces modes surtout, parce qu'elle flattait en lui quelque singulier penchant à la privation pour soi et au mépris pour les autres, dans l'intransigeance de sa jeunesse, lui avait paru remarquable. Il professa qu'à l'instar des Européens, on devrait imposer aux Ceuls cette règle selon laquelle un homme ne peut aimer qu'une femme et réciproquement.

« N'est-ce pas, d'ailleurs, demandait-il à ses interlocuteurs, de cette manière que nous aimons, vous et moi? Dans les contrées civilisées où j'ai eu le privilège de me rendre, on rougirait d'aimer d'autre sorte ».

S'il venait de nos jours en Europe, un tel voyageur en rapporterait-il d'autres discours? Celui dont je parle fut écouté : les Ceuls écoutent volontiers toutes les opinions et Mastoc était le premier à proférer celle-là. Les propos qu'il tenait suscitèrent bien quelques contradicteurs, mais ils étaient polis. Les esprits forts, prétendant que l'on doit sans cesse remettre les principes en cause, furent de l'avis du voyageur. Aussi bien, ce jeune homme était-il dans son pays le Gagarine de son temps. Des citoyennes, et puis des citoyens, vinrent en nombre de plus en plus important à estimer qu'un homme, après tout, ne devrait plaire qu'aux femmes. Ce qui n'était qu'une idée en l'air devint ainsi une façon de voir assez générale, quoique toujours aussi peu fondée, puis un lieu-commun étayé d'arguments profonds. On en fit une loi, qui fut inscrite dans le bronze. Mais une loi fort minutieuse : le manuscrit en est conservé à la Bibliothèque Nationale des Ceuls, dans l'Enfer. Elle stipule qu'un Ceul ne doit désirer qu'une fille vierge et de son âge. Il est toléré qu'il puisse en désirer trois à la fois au maximum, à la condition que toutes les trois aient une chevelure de la même teinte. En son article deux, elle dit qu'une femme veuve n'a le droit d'aimer qu'un veuf de son âge et possédant la même teinte de cheveux. Il s'ensuit que les chauves ne pouvaient se remarier et que les coiffeurs et perruquiers firent fortune. Dans l'article trois, il est déclaré que toute femme ne peut avoir plus d'un époux et qu'il doit être blond si elle est blonde, châtain foncé si elle est châtain foncé, etc... L'article quatre, enfin, prohibe absolument l'amour entre deux hommes, vierges ou non, ou entre trois, et l'amour pour soi-même, de même que l'amour entre deux femmes, vierges ou non, ou entre trois.

Quand un Ceul, désormais, fut convaincu d'avoir enfreint cette loi de quelque manière que ce fût et en l'une comme en plusieurs de ses prescriptions, il était traduit devant le Conseil Suprême des Citoyens, exclu de sa famille par le Tribunal du Peuple, fouetté publiquement, condamné à l'exil par le souverain, et cet exil était plus cruel que la mort, puisqu'il lui fallait chercher un refuge dérisoire dans l'un de nos pays.

Il se fit un grand changement dans les coutumes. Le mépris s'installant entre eux sur un simple soupçon, l'égalité ne parut plus, aux Ceuls, aussi nécessaire. Ce peuple dont l'aménité était proverbiale devint de la terre le plus rébarbatif dans l'aspect et le plus soupçonneux de tempérament. On vit apparaître une sorte d'hommes étranges, des hommes fébriles, aux yeux fuyants, et qui s'exprimaient avec une bizarre inquiétude, ou trop de modestie, ou encore d'afféterie, ou bien des hommes trop gonflés d'assurance, arrogants sans raison, sentencieux, et l'on remarquait sans peine qu'il s'agissait des mêmes hommes. Quant aux femmes, plus sages, elles ne changèrent en rien parce qu'elles continuèrent d'agir selon leur fantaisie. Les sources d'un art, qui s'était épanoui dans la liberté, parurent tarir peu à peu et les artistes ne produisirent plus que des copies de chefs-d'œuvre antérieurs. Encore ne pouvaient-ils se permettre de copier n'importe quel chef-d'œuvre.

Les Ceuls, comme nous, peuvent souffrir patiemment l'humiliation; ils peuvent être lâches — disons plutôt qu'ils peuvent manquer de courage —; comme nous, ils préfèrent combattre leur passion que l'opinion de leur entourage et ils préfèrent l'estime des autres à la fierté de soi. Ils croient que dix hommes vociférant en chœur ont moins de chances de se tromper que deux hommes chuchotant ensemble. Nous le croyons encore. Vingt années durant, les Ceuls souffrirent qu'on leur montrât où devait aller leur amour. Combien de siècles l'avons-nous souffert?

Cette situation, sans doute, se serait prolongée et aggravée — car beaucoup d'agneaux savent mieux hurler que les loups eux-mêmes, pour leur complaire — et les Ceuls négligeraient encore aujourd'hui de respecter le principe de liberté si leur roi n'avait, dans le même temps, négligé, lui, son devoir. En dépit de la loi expresse qui obligeait un souverain, après la naissance d'un fils, à vivre chastement, au moins avec la reine, le roi Palot XII avait à peine eu

un héritier en la personne du petit prince Grelot qu'il engendra incontinent un nouveau garçon, qui reçut le nom de Solstice. Pensant réparer la royale bévue, le Conseil Suprême des Citoyens décida que seul, Grelot recevrait l'éducation d'un prince, tandis que Solstice serait élevé comme un enfant ordinaire. Le sort, bien entendu, en disposa autrement. En grandissant, les deux fils du Roi se révélèrent certes d'un tempérament de plus en plus différent mais c'est le jeune Solstice qui, en toutes choses, avait l'air d'un prince. Grelot, que l'on avait confié aux meilleurs maîtres, fut un enfant malingre et rechigné, un adolescent solitaire, péniblement enfin cet adulte sournois et violent, qui n'eut de royal que l'entêtement et l'égoïsme, et que l'on voit sur les portraits pourtant complaisants de l'époque. Son frère cadet, Solstice, grâce à l'éducation que recevaient les jeunes Ceuls, eut une enfance rieuse; la modestie apprise de ses maîtres tempéra ensuite son ardeur d'adolescent et il devint un jeune homme à la fois secret et franc, plein de fougue à la fois, et de retenue. Grelot ne connaissait personne, Solstice était l'idole d'innombrables camarades. L'aîné était l'ennui et la tristesse personnifiés, son cadet respirait la vigueur et l'allégresse. La Reine, sa mère, qui ne pouvait se retenir de le préférer, faisait tout ce qui était convenable pour compenser une différence de traitements qu'en son cœur elle nommait une injustice des citoyens.

A l'époque où les proscriptions contre les malheureux qui avaient enfreint la loi de Mastoc atteignirent le comble de la violence, en mille quatre cent soixante deux, Solstice eut vingt ans. Il participa aux délibérations du Conseil Suprême. Son frère y prononçait des discours haineux contre les hors-la-loi. Il semblait que Grelot fût un réquisitoire vivant contre toute liberté. Il était grotesque dans ses emportements de vertu. Un jour, il fit mettre en accusation et bannir un ami très cher de Solstice. Celui-ci ne put s'opposer à la sentence, puisque les actes dont la loi faisait un crime avaient été établis. Un mois plus tard, accusé de sorcellerie, l'exilé devait être brûlé vif en Europe. Le prince Solstice perdit son sourire et sa joie.

Cependant, l'on convint de marier Grelot, et ce fut à la jeune sœur de Mastoc, le héros national du voyage en Europe. La fiancée était rousse, comme Grelot; elle s'appelait Ironique et n'espérait pas devenir belle en devenant princesse. Elle connaissait les deux fils du roi mais Solstice

davantage. On croit qu'une déception amoureuse, et le ressentiment qu'elle en conçut, la poussèrent à accorder à l'un le consentement qu'elle avait rêvé de réserver à l'autre. Mastoc fut transporté de bonheur. Il fallut des jours et des nuits pour célébrer les noces. Les fêtes succédèrent aux fêtes, auxquelles Solstice, endeuillé, s'était promis de ne point prendre part. Il y vint pourtant, contraint et s'il ne participa qu'à la première, c'est qu'il y avait rencontré Mastoc et qu'il l'avait regardé pour la première fois. Le vigoureux Solstice, qu'aucun de ses camarades n'avait jamais pu venir à bout de terrasser, sentit une faiblesse brûlante et douce couler par tout son corps et délicieusement appesantir sa nuque, devant cet homme, qui était dans l'éclat de sa maturité. Le radieux, l'harmonieux Solstice se crut laid et gauche, sous le regard arrogant de cet homme. Avec son air impérieux, Mastoc semblait vouloir défier tout homme et soumettre toute femme sur qui il arrêta son attention. Il rendit au prince la politesse d'un bref salut et se détourna. Solstice se vit seul au monde, perdu dans une interminable solitude. La présence de Mastoc le remplissait d'angoisse, et c'est la tendresse de Mastoc qu'il aurait voulu susciter pour le rassurer contre cet effroi. Il tenta, par sa conversation, de captiver le regard de l'homme mais celui-ci ne s'intéressait qu'aux propos de Grelot. Solstice se trouva stupide. Une colère soudaine le saisit contre Mastoc et contre lui-même, puis une honte indicible l'envahit. Il venait de comprendre qu'il aimait. En un instant, il mesura l'ampleur du désastre : il reconnut qu'il aimait l'homme dont il haïssait le nom depuis toujours; il reconnut qu'il réservait son amour, à la fin, au véritable meurtrier de son plus cher ami; qu'il aimait l'instigateur d'une loi qui devenait fatale à sa propre vie :

« Il serait mon véritable meurtrier si l'on venait à savoir que je l'aime. Je dois le détester plus encore que je ne l'ai jamais détesté, de l'aimer. Que faire ? S'il m'aimait, un jour ? Si je le tuais ? ».

Mais pourquoi reproduire un débat dont tous les mots, tous les accents, le moindre détour ne sont étrangers qu'au désert, un débat que chacun de nous connaît pour avoir eu à le soutenir au moins une fois durant sa vie ? Et si le coup ne lui avait paru aussi douloureux, le jeune prince aurait souri de raisonner comme les héros des romans de son pays. Ah, certes ! Il était mal avisé d'aimer ainsi; mais on ne choisit pas la manière. L'amour naît parfois de la contra-

diction; il est alors bien plus puissant que l'ordinaire: c'est toute la passion avec tous ses ravages. Il ne suffisait pas que les sexes fussent identiques, il fallait encore, pour le malheur du prince, que leur appétit fût exactement le même et les portât tous deux vers la conquête. Non contrarié, l'amour de l'homme pour la femme survit languissamment, quand le feu du désir pâlit. Mais l'amour doublement interdit de Solstice pour Mastoc, avec quelle violence, avec quelle fureur ne devait-il pas se déchaîner, dans l'impossibilité où se trouvait le jeune homme d'apaiser son désir et d'assouvir son rêve!

Perdu dans sa souffrance, le prince s'était approché d'une fenêtre. Sur l'esplanade qui s'étendait à ses pieds, il vit soudain apparaître un cortège qui n'était point d'épithalame. Des hommes, sortant du Tribunal du Peuple l'un à l'autre enchaînés, traversaient la place en titubant sous le fouet de gardiens qui les conduisaient à la prison. A leurs épaules, un placard indiquait, en lettres capitales, qu'ils avaient enfreint la loi. Leurs gardes les accablaient de coups et de quolibets. Solstice sut à quel sort ces malheureux étaient promis. Le souvenir de son ami l'étreignit. Il songea que désormais il méritait lui aussi ce châtement. Jamais l'iniquité de la loi de Mastoc ne lui avait paru aussi insupportable. Et dès cet instant, sa décision fut prise.

Ironique se tenait près de lui depuis un moment, qui l'observait en silence :

« Je vois que tu plains ces hommes, dit-elle.

— Et toi?... Les femmes n'ont aucune sensibilité, aucune imagination. Elles sont incapables de se battre.

— Est-ce aux femmes de se battre? Est-ce que tu te bats toi, Solstice? Te battrais-tu pour ces hommes là? Ils méritent leur sort, puisqu'ils le supportent. S'ils avaient décidé de rester libres, on n'aurait pas pu les emprisonner. Ils n'ont pas défendu leur amour. Réserve ta pitié pour...

— Pour qui?

— Pour de plus vraies douleurs... répondit Ironique, en détournant les yeux de ceux que le garçon fixait sur elle.

— De plus vraies douleurs... Les tiennes, par exemple? Toi, tu l'as bien défendu, ton amour: te voilà princesse.

— Tais-toi!» cria-t-elle. Elle voulait ajouter quelque chose mais les larmes l'étouffèrent. Les invités du Roi entendirent ce cri, regardèrent vers elle et s'émurent de curiosité. Le

prince Grelot et Mastoc vinrent aux deux jeunes gens et demandèrent à Ironique pourquoi elle pleurait. Mastoc, toisant Solstice, affirma qu'en pareil jour, nul n'avait le droit de faire pleurer personne.

« Vous avez raison, dit Solstice. Il y a pourtant des gens, regardez!... en bas, en ce moment même, ils gémissent sous le fouet. Regardez les, vous dis-je! Qui les fait pleurer? Pour la princesse, ne vous alarmez pas... Elle pleure de joie, sans doute ».

Ayant dit, le prince passa devant les deux hommes stupéfaits, se dégagea rudement de la presse et sortit du palais. Sur-le-champ, il fit réunir chez lui tous ceux de ses amis qu'il put trouver, leur fit part de la résolution où il était de faire abolir la loi contre l'amour, et leur demanda de l'aider. Il ne cacha nullement qu'il allait falloir employer la violence, et que la révolte restait la seule arme qu'il possédât.

Solstice était populaire; ses amis étaient jeunes. La perspective d'une aventure dont ils flairaient déjà les dangers et où ils pressentaient que les horions seraient nombreux eût tôt fait de les enivrer. Par la loi de Mastoc, ils étaient tous atteints parce que leur ami l'était, et, la plupart d'entre eux, pour des raisons plus personnelles, où la couleur des cheveux, l'âge et le sexe ne jouaient pas le moindre rôle; tous pensaient que cette loi était infâme puisqu'elle allait contre leur liberté. Solstice obtint d'eux l'engagement solennel qu'ils combattraient sous ses ordres jusqu'à la mort pour en arracher l'abolition. Dès lors, il n'eut plus qu'à réfréner leur impatience. En peu de jours, en secret, on dressa un plan. Ainsi commença la guerre.

Pour nous, qui n'avons jamais été libres, il est malaisé de croire que cinquante conjurés suffisent à mettre un pays en péril, et à le bouleverser. On est sûr qu'il est assez de quelques soldats, de quelques insultes et de quelques supplices pour en venir à bout. Mais beaucoup de Ceuls se souvenaient encore du temps où ils avaient été libres et, quand ils veulent rétablir la liberté, il n'est même pas besoin de cinquante hommes.

Au début de sa révolte, Solstice ne pouvait guère compter que sur son épée et celle de ses camarades. Il avait cependant au palais deux alliées: la reine, sa mère, et la princesse Ironique, qui l'aimait davantage encore depuis qu'il l'avait si cruellement blessée. Il disposait enfin de ces alliés naturels que sont un relief très tourmenté, des forêts profondes,

des villages éloignés les uns des autres, des routes peu nombreuses, des villes populeuses. Les Ceuls, par ailleurs, aguerri au sport mais non accoutumés à la guerre, furent désemparés dès les premières violences. Le gouvernement, sûr de lui, n'accorda aucune importance à des méfaits de brigands; il était gêné, en fait, pour agir, que ce fût un membre de la famille royale qui commandât ces brigands. L'agitation s'étendit; les insurgés recevaient des renforts et l'inquiétude s'empara du pays entier. On sut très vite que le chef des révoltés n'était autre que le fils cadet du roi et l'on apprit le motif et le but de sa révolte. Grelot trouva là un prétexte pour se débarrasser d'un frère en qui sa naturelle vilénie avait toujours vu un rival. Il tint, au Conseil Suprême des Citoyens, des discours sur le respect des lois et Mastoc, outré d'indignation, demanda qu'on levât une armée pour défendre les institutions de l'Etat. La reine, en tant que citoyenne, déclara que Solstice s'insurgeait contre une loi odieuse et non contre l'Etat; que l'abolition de la loi arrêterait les rebelles, et non les régiments, aussi nombreux fussent-ils. Le roi n'intervint pas. On donna raison à Grelot et l'on constitua une armée dont Mastoc obtint le commandement. Les citoyens se divisèrent en deux camps. Parmi ceux et celles que l'on requit pour le service, certains, qui étaient les premières victimes de la loi de Mastoc, rejoignirent les rangs de Solstice, d'autres se rangèrent sous sa bannière par goût de la liberté, d'autres par goût de l'aventure, d'autres enfin — il faut l'avouer — par goût de tout bouleverser. Dans le camp de Mastoc, se comptèrent les hommes à femmes, et les femmes à hommes, les bigames et même les polygames, tous ceux qui s'estimaient prudents, les timorés, et aussi, pendant quelques mois, les scrupuleux. Au Conseil Suprême, Grelot secondait le Général en prononçant les paroles qui apaisaient la conscience des citoyens. Le roi se taisait toujours et paraphrait les décisions.

Entre les deux camps, la masse des Ceuls espéra, dès les premiers jours de la guerre, qu'elle finirait bientôt et qu'il se trouverait vite un accommodement entre les ennemis. Elle attendit plusieurs années mais son espoir fut aussi long que son attente. Nul ne savait, au début, quel était l'ennemi, car un homme ne porte pas écrit sur son visage qu'il respecte la loi, même lorsqu'elle est odieuse. Toutefois, les soldats de Mastoc avaient reçu un costume uniforme; aussi la population s'accoutuma-t-elle, par crainte de prendre un ami pour un adversaire, et pour plus de commodité, enfin

parce que les militaires lui paraissaient fort insolites, à considérer ceux-ci comme les ennemis. Les soldats se sentirent bientôt réprouvés et même étrangers sur leur propre sol.

Solstice organisa ses partisans. Il créa un régiment d'élite, composé des hommes qui, ayant eu le bonheur de s'engager au combat avec leur ami, avaient maintenant celui de lutter sous ses yeux, pour le soutenir, le protéger et en recevoir aide et protection. La légion de Thèbes en son temps n'était assurément pas plus invincible que ne le fut ce régiment, où combattait la fleur de la jeunesse Ceule. Mais le prince rebelle n'en connut pas moins quelques difficultés. Certains de ses hommes, dans le corps-à-corps, se laissaient parfois vaincre volontairement parce que la beauté de leur adversaire suffisait à les désarmer et qu'ils croyaient sacrilège de la détruire. Puis ils trouvaient la mort si douce... Celui, toutefois, des compagnons de Solstice qui, à la façon de son chef, était parvenu à vaincre en soi-même ce désir d'agenouillement, devenait un combattant redoutable. Quand on s'est renoncé, il est aisé de triompher de mille adversaires.

Un des succès de la révolte mérite d'être rapporté par le détail car il fut d'une grande conséquence dans la suite. Un des lieutenants de Solstice, la citoyenne Pédéristique, avait réussi à s'emparer d'une ville-clef, dans le nord du pays, et elle y avait aussitôt rétabli la liberté d'aimer et la liberté tout court, de sorte que les habitants s'étaient tous rangés du côté de la révolte. Mastoc, estimant qu'une femme suffirait pour vaincre une femme, envoya une colonelle à la tête d'un régiment pour reprendre la ville à Pédéristique. Celle-ci soutint le siège pendant trois mois. En désespoir de cause et l'hiver approchant, la colonelle allait ordonner la retraite. Un matin, Pédéristique, par une meurtrière, vit passer le long des douves, dédaignant le péril, son ennemie qui était blonde et fière et qui allait de la plus gracieuse démarche du monde. Pédéristique emprunta un souterrain secret, abandonna la ville et ses habitants, ses amis et sa lutte, ses opinions et sa gloire et elle courut se rendre. Le désastre semblait irréparable pour les armes de Solstice mais la colonelle, regardant et écoutant l'ardente Pédéristique, oublia mission et régiment, gouvernement et guerre, et l'assiégée s'enfuit dans la montagne avec son assiégée. Les troupes de Mastoc, privées de leur chef, décampèrent en désordre, avant que la ville, désertée par le sien, eût songé

à ouvrir ses portes. Solstice voulut bien recevoir la colonelle et félicita Pédérastique. Puis les deux femmes regagnèrent ensemble la ville, qu'elles défendirent désormais toutes les deux. L'affaire eut dans le pays un retentissement profond et durable. Des femmes, une fois de plus, avaient montré l'exemple. A partir de ce moment, la guerre prit une autre tournure car la force de cet exemple fit soudain comprendre aux gens de quel côté ils devaient se tourner.

Ils étaient excédés par les contrôles de l'Armée, écrasés d'impôts, soumis aux vexations des uns et des autres; ils tremblaient pour leur vie et pour celle des leurs, de quelque bord qu'ils combattissent; ils étaient révoltés par la cruauté des supplices que l'on infligeait, sur l'ordre de Mastoc, aux hommes de Solstice quand ils étaient faits prisonniers. Les membres du Conseil Suprême des Citoyens, bien protégés, demeurèrent les seuls, dans le pays, à considérer Mastoc comme leur sauveur. Ils le firent roi et proclamèrent l'indignité de la famille régnante. Palot XII fut, sans oser l'avouer, bien aise d'abdiquer son trône. La reine eut l'habileté de présenter cette abdication comme un acte d'opposition à Mastoc. Aux yeux des habitants du pays, il devenait peu à peu un tyran exécrationnel qui ne se battait que par ambition et pour son intérêt. Le prince Solstice était déjà le héros de la liberté; il représenta désormais le seul espoir de retrouver un jour la paix.

A ce moment, la princesse Ironique, que l'on ne surveillait point, car si elle était l'épouse de Grelot, elle était aussi la sœur de Mastoc, s'enfuit du Palais et rejoignit Solstice. La princesse avait fui seule, à l'étourdie, et elle erra deux jours et deux nuits avant de rencontrer un parti des gens du prince, qui la lui amenèrent. Elle était sale; ses vêtements étaient déchirés; elle était dans un état de lassitude extrême mais son premier soin fut de s'exprimer.

En l'écoutant, Solstice s'émerveillait qu'une femme l'aimât ainsi, et il en conçut de la honte. Quand il apprit le malheur de Grelot, il pardonna du fond du cœur à ce pauvre frère qui avait prétendu lui nuire. Mais il s'assombrit de comprendre, à travers les paroles d'Ironique, combien Mastoc le méprisait, lui qui était le seul homme au monde à l'aimer passionnément quand un peuple tout entier le haïssait.

Solstice avait fait un rêve la veille de l'arrivée d'Ironique: il l'avait vue, telle un pantin, dans les bras de Mastoc et

Mastoc accourait, à cheval sur un hippopotame, au camp des révoltés. A la vue de Solstice, il avait jeté sa sœur dans un trou, puis son épée, et il allait se rendre quand Solstice s'éveilla. Comme il lui racontait son rêve, le prince vit Ironique sourire, de ce sourire tranquille et grave qui lui en rappelait un autre.

« Ah, dit-il, si d'autres lèvres, le temps d'un seul regard, m'avaient donné le même sourire, tu ne serais pas ici maintenant. Quel inestimable prix peut avoir un sourire! »

Elle, cependant, retrouvait un chef de guerre. Elle contemplait Solstice; il était moins gracieux, plus énergique, plus économe de ses gestes, et dans ce visage moins beau, peut-être, aucune douceur juvénile ne subsistait plus. Elle fut bouleversée. Solstice parvint mieux à reposer Ironique de sa fatigue et de ses émotions qu'à satisfaire son désir. La princesse avait oublié Grelot dès qu'elle eut quitté le palais. Par courtoisie pour elle, ou par dérision pour lui-même, Solstice fut son amant. Si elle en fut heureuse, c'est là une chose que l'Histoire ne révèle jamais, bien qu'elle soit des plus importantes. Mais pour le prince, son amertume s'en accrût encore. Ils trouvèrent on ne sait où l'inspiration de créer un enfant à ce moment et dans ces conditions.

Solstice sentit venue l'heure de sa victoire. Il avait prévu et déjoué les plans de l'ennemi; il arrivait peu à peu à exécuter le sien mais il avait perdu beaucoup de ses compagnons, sacrifié beaucoup de ses compatriotes. Il était certain de l'emporter et ne le désirait pas. Son amour pour Mastoc s'était augmenté de chacune des défaites du tyran. Il était déchiré à l'image de son pays. Il aurait maintenant éperdument désiré retarder l'épreuve décisive. Mais il ordonna de mettre le siège devant la capitale, où Mastoc venait de s'enfermer avec les débris de son armée. Le Conseil Suprême, très effrayé, décida de déposer le tyran aux abois. Quand la nouvelle fut connue, la joie éclata dans tout le royaume. Solstice entra en vainqueur dans la ville au milieu de l'allégresse générale et le Conseil Suprême des Citoyens s'efforça, lorsqu'il pénétra dans le Palais, de manifester une satisfaction exubérante. Solstice déclara abolie la loi de Mastoc et il exigea que l'usurpateur fût puni par l'exil. Il alla le voir, dans la geôle où on l'avait enfermé, et lui annonça lui-même cette condamnation :

« L'exil ne vous sera pas fatal. On ne risque pas de vous accuser de sorcellerie, vous, en Europe. Vous pourrez y vivre

selon vos vœux : il n'y a pas de liberté. Quant à moi, en vous exilant, je me suis banni de moi-même. Et vous emporterez votre ultime victoire en partant ».

Le prince repoussa avec fureur tous les honneurs dont on voulait le charger, et, renonçant à la vie publique, s'en alla vivre avec les bûcherons dans une forêt très éloignée de la capitale. Avec leur liberté, les Ceuls retrouvèrent toutes ces qualités qui font d'eux le plus aimable des peuples. Palot XII remonta tristement sur le trône. Ironique donna le jour à un fils qu'elle sut convaincre Grelot d'appeler Solstice, et, respectant la loi sur le fils unique, elle ne permit plus à son mari de l'approcher. Le souverain actuel règne sous le nom de Solstice IX, mais nul, de chez nous, n'a pu aller le voir. Le royaume des Ceuls, dans quelque pays que l'on se trouve, on en est loin.

B. DURANT.

O N E

Organisation culturelle, éducative et sociale
Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique

*Articles philosophiques et scientifiques,
récits, poèmes, illustrations*

ONE, 2 256 Venice Bd, Los Angeles, 12, California, U.S.A.

Abonnement : 30 F

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

ANDRÉ GIDE

TEL QUE JE L'AI CONNU (1)

de

ANDRÉ CALAS

J'ai connu André Gide à une époque où personne ne pensait qu'il pourrait avoir un jour le Prix Nobel de littérature. Je l'ai connu au mois de décembre 1940, sur la Riviera, dans un petit village nommé Cabris, non loin de Grasse, de Cannes. J'étais alors étudiant. J'admirais son œuvre avec cette ferveur qu'un adolescent apporte à ses admirations.

J'ai échangé avec André Gide une correspondance espacée qui dura jusqu'à sa mort. Je l'ai revu à Paris quelques jours avant qu'il apprenne qu'il avait le Prix Nobel, justement pour lui parler de ce prix, alors qu'il n'y croyait guère ou feignait de ne pas y croire. Il me donna l'impression que je lui apprenais la nouvelle, qu'il ne se doutait de rien.

Je revis Gide une troisième fois : il était sur son lit de mort.

En 1940, donc, je décidai d'aller rendre visite à André Gide. Je lui avais écrit pour lui envoyer un article que je venais de publier dans un journal d'étudiants. Cet article s'appelait : « André Gide et l'adolescence. » André Gide souffrait beaucoup alors d'être tenu à l'index par le gouvernement du maréchal Pétain et considéré par l'Etat français comme « un pervers de la jeunesse et un des responsables de la défaite ».

Dans le groupe d'étudiants auquel j'appartenais, à Montpellier, dans le Sud de la France, nous l'admirions d'autant plus qu'il devenait pour nous le symbole de l'individualisme et du libéralisme.

Cet article que je lui envoyai, cet hommage le toucha ; il arrivait au bon moment. Gide avait besoin de croire que la jeunesse le suivait toujours, même si officiellement ses idées étaient condamnées. Sa cordialité, la gentillesse de deux

(1) Conférence faite à Wiesbaden (Allemagne).

lettres qu'il m'écrivit alors furent telles que je décidai d'aller le voir durant les vacances de Noël. Sans même l'en avertir, je débarquai dans le petit village où il vivait.

Je fus ému de voir que tout le monde le connaissait; dans la petite auberge où j'étais descendu, l'Auberge de la Chèvre d'Or, le propriétaire m'indiqua la maison où demeurait Gide et, plus exactement, celle où il se trouvait à cet instant précis car il venait de le voir passer.

— Il est en ce moment chez Pierre Herbart, me dit-il. Dans cette maison blanche que vous voyez à côté d'un cyprès. Pierre Herbart est un écrivain français auquel il était lié par une longue amitié et même par une sorte de parenté (2).

Je me dirigeai donc vers cette maison, je fis porter à André Gide par une servante un court billet que j'avais préparé, où je le priais de me recevoir. J'attendais qu'on me rapportât sa réponse. Ce fut lui-même qui me la rapporta. Je le vis apparaître; il avançait d'un pas alerte, le visage souriant, un grand manteau noir sur les épaules. Il avait à cette époque soixante et onze ans.

Je m'étais fait de lui l'image d'un vieillard courbé par l'âge et marchant lentement. J'avais devant moi un homme d'une belle stature, droit et qui marchait allègrement. Il paraissait avoir à peine soixante ans. Il se servait d'une canne mais précisa que c'était à cause du verglas.

Dans son visage anguleux ses pommettes avaient quelque chose d'asiatique — on remarquait d'abord son regard, ses yeux derrière ses lunettes à double foyer étaient à la fois brillants d'intelligence, parfois de malice et pleins d'inquiétude et d'angoisse.

Il était chauve depuis la trentaine mais la calvitie lui allait très bien. Un album de photos, paru après sa mort, nous le montre à vingt ans avec une longue chevelure de poète et ma foi, pour ma part, je le préfère avec son beau visage d'intellectuel, aux cheveux rares, qu'avec cette longue crinière d'artiste un peu alangui.

Il me conduisit vers la maison où il demeurait et qui était distante, autant qu'il m'en souviene, d'un bon kilomètre. Ce qui me frappa le plus, ce fut son affabilité, sa gentillesse, son exquise courtoisie, auxquelles se mêlait le désir de ne pas décevoir un jeune disciple qui avait fait pour le voir un long voyage et dont il connaissait la ferveur, je l'avoue aujourd'hui, un peu excessive.

Il fut touché de savoir que j'avais marché à pied pendant cinq kilomètres pour venir jusqu'à lui, car à cette époque —

(2) Pierre Herbart, qui fut longtemps son ami, épousa ensuite la mère de la fille d'André Gide, Catherine.

pendant la guerre — et à cette heure, il n'y avait pas d'autobus.

Il me parut d'une modestie surprenante. Il parlait de lui-même comme s'il était un inconnu. Cette modestie, il l'a souvent exprimée dans son *Journal*, « presque toujours, écrit-il, je sens avant tout mon incompetence ». André Gide et Paul Valéry, dont je suivis les cours du Collège de France pendant trois ans, m'ont persuadé que les hommes de génie sont plus naturels et plus humbles que les hommes de lettres qui n'ont que du talent.

Il était vêtu avec recherche; un costume de tweed gris-clair qu'aurait pu porter un jeune homme; un volumineux cache-nez rouge serrait son cou. Plus tard, à l'intérieur de l'appartement, il portait un pull-over jeté sur les épaules dont il nouait les manches sur la poitrine.

Il me conduisit vers la maison où il demeurait. Il était l'hôte d'une amie, une femme très fortunée, Mme Mayrich. La maison était vaste, confortable, luxueuse. Il occupait une chambre claire, donnant sur un jardin, au rez-de-chaussée et d'où l'on apercevait au loin la Méditerranée. Dans sa chambre, auprès du lavabo, une petite table portait un nombre effarant de remèdes. C'était sa manie; il adorait se soigner.

Toute sa vie il s'est beaucoup soigné, se couvrant de pull-overs, de foulards ou de capes. La maladie a d'ailleurs joué un grand rôle dans sa vie. A l'âge de vingt-quatre ans, les médecins le crurent tuberculeux; sur leurs conseils, il alla se soigner en Suisse, puis durant l'hiver en Afrique du Nord. C'est là qu'il eut l'impression de découvrir une nouvelle vie, de renaître.

Elevé jusqu'alors dans un milieu très puritain, gavé de lectures, il tourna alors le dos à ce monde livresque et austère pour choisir le plaisir, la sensualité, ce qu'il a appelé « Les nourritures terrestres ».

Cette expérience, cette découverte, il les a racontées dans son livre de souvenirs, *Si le grain ne meurt*, dans son *Journal*, mais aussi en les romançant, dans ses deux essais : *L'Immoraliste* et *Les nourritures terrestres*.

Ces curieux poèmes en prose chantent toutes les joies sensuelles, la beauté du monde, de la nature, des pays exotiques. C'est un hymne païen, épicurien.

L'Immoraliste raconte le drame d'un intellectuel qui part en Afrique, malade, qui s'y soigne, y oublie les livres, y préfère les plaisirs et finalement y laisse mourir sa femme — tuberculeuse à son tour — en l'entraînant toujours plus au sud, parce qu'il se préfère lui-même à elle.

Dans la vie, André Gide parlait aussi purement qu'il écrivait. Son élocution était lente, un peu recherchée, un peu précieuse. Il avait le goût de certains mots rares qui reve-

naient souvent dans sa bouche comme ils reviennent dans ses lettres et même dans ses œuvres. Il aimait les termes précis, justes, un peu archaïques. Sa voix était grave, bien timbrée.

André Gide avait commencé à écrire alors qu'il n'avait que vingt-deux ans, deux livres poétiques intitulés *Les Cahiers d'André Walter* et *Les Poésies d'André Walter*; il y racontait languissamment ses émotions d'adolescent et son amour mystique, passionné et platonique, pour sa cousine Emmanuelle, qui devait devenir sa femme.

Elle s'appelait en réalité Madeleine; elle était son aînée de deux ans. Il l'aima passionnément. Il l'associait à ses lectures, à ses admirations, à sa foi religieuse. Sa mère s'opposa à ce mariage mais lorsqu'elle fut morte, André Gide se fiança avec Madeleine puis l'épousa. Mariage étrange en vérité. Gide l'a longuement expliqué dans son livre posthume *Et nunc manet in te*. L'entente entre eux fut toute spirituelle et non charnelle.

Bien que vivant le plus souvent loin d'elle, même lorsqu'ils furent mariés, André Gide ne cessa d'admirer cette femme, symbole de noblesse, de douceur, de vertu et de renoncement. Il ne cessa de parler d'elle dans son œuvre : C'est en pensant à ma femme, avoua-t-il, sans trêve que j'écris. » En fait, son visage rayonne dans ses meilleurs livres; c'est elle qui a inspiré son personnage d'Alissa dans *La Porte Etroite*; elle qui a inspiré son personnage de Marceline dans *L'Immoraliste*. On la retrouve aussi, moins précise, dans *Paludes* et même dans *Les Faux-Monnayeurs*. Quant à ses deux premiers écrits, *Les Cahiers d'André Walter* et *Les Poésies d'André Walter*, ils ne sont qu'un chant d'amour à Madeleine, un chant d'amour très pur, trop pur.

Je n'ai connu évidemment qu'un Gide très âgé. Etonné de se trouver célèbre, mais qui ne se prenait pas au sérieux. Il ne jouait pas au « pontife » comme dix années plus tard certains le lui ont reproché.

Il disait seulement « me voici devenu un classique ». Je venais de lui apprendre que je préparais à la Faculté des Lettres de Montpellier un diplôme consacré à son œuvre; les cours officiels faisaient d'ailleurs une assez grande part à son enseignement.

— Il y a, me dit-il, une petite phrase de Renan que j'aime répéter : « pour bien écrire, il faudrait être sûr que ce que l'on écrit ne tire pas à conséquence ».

« Jusqu'à quarante ans j'ai écrit sans être lu de personne ou seulement par quelques amis; puis cela a changé. Maintenant, dans tout ce que je publie, on veut lire entre les lignes, on interprète. Ah! c'était le beau temps pour écrire! »

Naturellement, il faisait allusion à l'acte gratuit; dans son livre *Les caves du Vatican*, il a peint son héros Lafcadio qui, dans un train, pousse par la portière un vieillard sur la voie

ferrée. Le vieil homme se tue. Lafcadio a fait cela sans mobile précis, par curiosité, pour voir s'il oserait. C'est son acte gratuit. Cette apologie de l'acte gratuit est devenue une sorte de slogan, de lieu commun, à propos de Gide pendant un quart de siècle. Gide, qui admirait beaucoup Dostoïevsky, aimait les comportements obscurs, irrationnels et toute une littérature non cartésienne comme celle de Kafka.

Il me parla beaucoup de littérature : de Saint-Exupéry, car il habitait tout près de la mère du grand écrivain, de Roger Martin du Gard, son ami de cinquante ans, et d'André Malraux qui n'était pas encore ministre des Affaires culturelles. Je me souviens qu'il voulait que j'aie rendu visite à Malraux qui résidait alors à Roquebrune. J'admire l'écrivain Malraux, mais je n'avais aucune envie de connaître l'homme.

André Gide était d'une grande érudition. Sa chambre était encombrée de livres, des livres les moins connus. Il travaillait alors à une anthologie de la poésie française qui a paru depuis; il parlait alors beaucoup de Victor Hugo dont il redécouvrait certains étonnants poèmes comme *Booz endormi*. Il récitait volontiers des vers et les disait très bien. Il avait une belle voix, sourde, lente. Il admirait beaucoup Goethe, dont il a préfacé l'édition complète du théâtre. C'est sur ses conseils que je lus plus tard les « Conversations de Goethe et d'Eckermann ».

Il me parla enfin de ses préoccupations sociales. Il avait été beaucoup déprimé par la défaite française, puis il s'était remis à espérer. Longtemps individualiste, il avait refusé de se pencher sur les problèmes collectifs, politiques; puis sa générosité naturelle l'avait porté vers les solutions libérales et au-delà jusqu'au marxisme. Il s'était mêlé à des meetings, lui qui était si peu fait pour parler à des foules, car c'était en vérité un timide.

Sa fille Catherine m'a raconté dix ans plus tard que longtemps son père avait été intimidé en société, que lorsqu'il racontait une anecdote, si on ne lui prêtait pas assez d'attention, il laissait tomber la conversation et interrompait son histoire; ce n'est que devenu très vieux qu'il prit confiance en lui et prit plaisir à raconter des souvenirs et à se mettre en avant.

Mêlé presque malgré lui à la politique, André Gide partit pour la Russie, y constata le mépris de la personne humaine, la dictature policière, la propagande à outrance et en revint déçu. Il écrivit un livre qui fit grand bruit : *Retour d'U.R.S.S.*

Mais il resta toujours soucieux de justice sociale et de libéralisme. Comme j'admire le confort de la demeure où il vivait :

— Oui, me dit-il, vous voyez que je ne suis pas à plaindre, j'ai honte de mon confort.

En 1944, André Gide partit pour l'Afrique du Nord. Il ne revint en France qu'en 1945. Je le rencontrai d'abord une première fois, au cours d'une réception chez l'éditeur Gallimard, puis plus longuement à la veille de son prix Nobel en 1947.

Cette fois, c'était pour des raisons professionnelles. J'étais devenu journaliste et nous avions reçu de Stockholm une dépêche de notre correspondant — je l'ai conservée — qui annonçait quatre jours à l'avance : « Gide meilleur candidat au Prix Nobel — Mauriac éliminé — Obtenir déclaration. »

On répétait alors au théâtre Marigny *Le Procès de Kafka* qu'il avait adapté en pièce à la demande de Jean-Louis Barrault. Il assistait tous les jours à ces répétitions auxquelles il prenait grand plaisir. Je le trouvai dans les coulisses du théâtre. Je dus lui montrer le télégramme. Il n'y croyait pas.

— Je ne prends pas cela au sérieux, me dit-il, ce sont des hommes de lettres qui en France font courir ce bruit... qui ne sera qu'un bruit et me rendra ensuite un peu ridicule.

Je l'assurai du sérieux de notre correspondant.

— J'ai toujours refusé les honneurs officiels français, me dit-il, je n'ai jamais voulu entrer à l'Académie française, ni briguer la Légion d'Honneur.

Cela était exact. De tout temps, par nature, André Gide a été profondément anticongrès. Il s'est plu à penser, à écrire des choses courageuses, gênantes à dire, révolutionnaires. Jamais il n'a consenti à aller dans le sens officiel, à enseigner les bonnes morales reposantes ou hypocrites. Non seulement recevoir un honneur officiel lui eût paru une malhonnêteté intellectuelle, mais encore un déshonneur, une insulte.

— Mais, ajouta-t-il à l'intention des journaux suédois, dites bien que venant de Suède, ce grand pays neutre, pacifiste, calme, cet honneur me toucherait infiniment.

En fait, il y avait un autre honneur qu'il avait accepté précédemment : celui de docteur *honoris causa* de l'Université d'Oxford. Il avait pris un grand plaisir à s'affubler de la robe traditionnelle. Il a toujours aimé les vêtements un peu extravagants.

Il voulut bien ensuite poser pour le photographe qui m'accompagnait et comme la photographie se trouvait être très réussie, il m'en demanda — par lettre quelques jours plus tard — dix exemplaires.

Cinq ou six jours plus tard, ce fut officiel. André Gide avait le Prix Nobel. A peine le sut-il qu'il s'enfuit en Suisse, craignant la meute des journalistes. Il alla se cacher à Neuchâtel chez son éditeur suisse.

Le téléphone sonna chez lui; personne ne répondit. La foule

des photographes envahit ensuite son appartement et n'eut d'autre ressource que de photographier son buste en bronze, sur un meuble, et recouvert par lui, irrévérencieusement, d'un vieux chapeau de paille.

Le hasard avait voulu que je fusse un des premiers à lui annoncer le Prix Nobel.

Quelque temps avant sa mort, André Gide m'écrivit une lettre très sereine, très résignée, très lucide où il me disait : « Je n'en menais pas large ces jours derniers et m'occupais à plier bagage. » Ce qui signifiait qu'il « se préparait calmement à mourir ».

Cette sérénité devant la mort, sa secrétaire, la romancière Béatrice Beck, l'a évoquée dans des Notes qu'elle a publiées : « Un jour, raconte-t-elle, le téléphone sonna. Elle répondit qu'André Gide ne pouvait recevoir, qu'il était prêt à partir en voyage, qu'il était presque parti.

« Magnifique, s'écria Gide. Il est presque parti, il a déjà un pied dans la tombe. »

« Il perdait la mémoire, ajoute-t-elle, il confondait les pronoms, les visages. Il ne pouvait plus marcher droit dans l'appartement. Il s'alita pour ne plus se relever.

« — Comment allez-vous, maître? lui demanda-t-elle.

« — Comme ça, répondit-il, comme ça. Et il fit un signe de la main qui signifiait « diminuando ».

Il mourut quelques jours plus tard.

Un matin, le 19 février 1951, je vis dans le métro un voyageur ouvrir un journal du matin. Un gros titre me pinça le cœur : « André Gide est mort. »

Je me rendis à son domicile, rue Vaneau.

Il était allongé dans un cercueil ouvert, au milieu d'une petite pièce jonchée de fleurs. Il était revêtu d'un frac avec un plastron blanc. Etrange impression de sécurité et de force sur son visage. La mort avait tendu sa peau sur ses pommettes saillantes, le rajeunissait et lui faisait un beau masque d'asiatique.

On disait depuis des années que la jeunesse se désintéressait de son œuvre, mais je fus pris dans la foule des jeunes étudiants qui venaient saluer sa dépouille dans cette étroite pièce. Il y en avait dans le vestibule, sur le palier, dans l'escalier. Ils étaient nombreux et j'eus la preuve que les jeunes gens le lisaient toujours et l'aimaient. Il y a dans son œuvre une jeunesse d'esprit, un enthousiasme, une fraîcheur qui plairont toujours aux nouvelles générations.

CHRONIQUE D'AMÉRIQUE

par

MARC DANIEL

Légalité et répression anti-homosexuelle. — La vie des homophiles des Etats-Unis est actuellement dominée par l'âpreté du conflit qui se manifeste, de plus en plus ouvertement, entre la tendance « libérale » et la tendance « puritaine » de l'opinion publique. Ainsi s'explique le contraste, extraordinaire pour notre mentalité de Latins, entre le foisonnement des initiatives libérales, intelligentes, humaines, en faveur des homosexuels, et l'arbitraire parfois violent de la police, soutenue et même excitée par la partie la moins éclairée de l'opinion.

Quelques exemples récents de cet arbitraire puritain : à Long-Beach (Californie), plusieurs centaines de citoyens sont arrêtés abusivement dans des bars et déclenchent, en attaquant la police en dommages et intérêts, un scandale sans précédent; à Colombus (Ohio), sous prétexte qu'on soupçonne un homosexuel d'être l'auteur d'un crime, la police entreprend une campagne de persécution et d'intimidation contre les homosexuels; en Floride règne une véritable « chasse aux sorcières » dont les homosexuels sont les victimes; à l'Université de Michigan, la police déclenche une rafle de grand style avec l'accord du rectorat; à Los Angeles, l'administration des Postes procède à une épuration de son personnel soupçonné d'homosexualité.

Mais la réaction des citoyens libéraux est également vigoureuse, et un grand nombre de tribunaux ont à cœur de défendre la légalité contre les empiétements policiers : la District Court of Appeal de San-Francisco va prochainement rendre un arrêt dans le procès opposant, depuis 1949, le patron du bar *Black Cat* à la police des débits de boissons, qui avait fermé son établissement sous prétexte qu'il était fréquenté par des homosexuels.

Censure et liberté civique. — Dans les pays anglo-saxons, la liberté d'expression a toujours été (beaucoup plus que dans

CHRONIQUE D'AMÉRIQUE.

les pays latins, il faut l'avouer) la pierre de touche de la démocratie. Toute atteinte à ce droit soulève, aussi bien en Angleterre qu'aux Etats-Unis, une réaction de défense extrêmement violente; l'interdiction d'un journal ou la saisie d'un livre — devenues fréquentes et, hélas, presque banales, en France, depuis quelques années — sont, là-bas, impensables..., sauf s'il s'agit de défendre les bonnes mœurs. Car, en terre anglo-saxonne, la liberté politique va de pair avec le puritanisme moral — autre contraste avec les pays latins!

Or, depuis quelques années, la liberté d'expression sexuelle — et singulièrement homosexuelle — est devenue, aux Etats-Unis, le champ-clos où s'affrontent avec le plus de violence le libéralisme et le puritanisme, autrement dit le progressisme et le traditionalisme obtus. C'est sans aucun doute, du point de vue d'*Arcadie*, l'aspect le plus intéressant de ce qui se passe actuellement Outre-Atlantique.

La censure morale sur les publications s'exerce, là-bas, de plusieurs façons. La plus arbitraire est la saisie, par les services postaux, des publications jugées par eux « obscènes ». C'est ainsi que, l'an dernier, plusieurs magazines de photos d'athlètes (« *Grecian Guild Pictorial* », « *Manual* » et « *Trim* ») étaient exclus de la distribution postale par mesure administrative. Mais les éditeurs de ces magazines réagirent et le 25 juin 1962 la Cour suprême des Etats-Unis a, par six voix contre une, annulé cette décision des Postes comme inconstitutionnelle. Cet arrêt du 25 juin 1962, qui fera jurisprudence, est une grande date dans l'histoire de la lutte de nos amis Américains contre le puritanisme et l'arbitraire.

Bien entendu, les puritains et les punaises de sacristie ont contre-attaqué : le hasard a voulu qu'en cette même séance du 25 juin, la Cour suprême ait supprimé la prière obligatoire dans les écoles publiques de New York. On devine les rapprochements faits par la presse rétrograde entre ces deux arrêts!

Parfois, la « censure » prend des formes ouvertement odieuses ou grotesques : ainsi, en Nouvelle-Ecosse (Canada), un certain Révérend Perry Rockwood, prédicateur de la radiodiffusion (il n'y a pas qu'à la R.T.F. que sévit la bon-dieuserie!), dénonçait publiquement les livres et publications qu'il jugeait obscènes, et clouait au pilori les marchands de journaux et libraires qui les vendaient. On a fini par s'en émuvoir, grâce aux efforts de l'Association canadienne des Auteurs, et par retirer à l'ecclésiastique maître-chanteur sa scandaleuse émission.

Ailleurs, à Chicago, une femme qui, munie d'un pot de colle, barbouillait, dans les bibliothèques publiques, les livres

qui choquaient sa pudeur, a été condamnée pour... exercice illégal de la reliure! Ce qui prouve que les juges ont le sens de l'humour.

A Amarillo (Texas), les autorités scolaires ont entrepris l'épuration morale de la bibliothèque du collège : tous les classiques ont été sacrifiés, y compris Virgile et Shakespeare!

Un nombre croissant de juristes Américains s'efforce, actuellement, de définir de façon précise la notion d'« obscénité », de façon à pouvoir faire annuler par les tribunaux toutes les décisions arbitraires de saisie ou d'interdiction prononcées, à tort et à travers, par les Postes, la police ou les associations puritaines. L'A.C.L.U. (*American Civil Liberties Union* = Union pour les Libertés civiles américaines) mène la lutte, avec succès parfois; ainsi, les Postes ont renoncé à intercepter une lettre recommandée, jugée par elles obscène, adressée à un avocat membre de l'A.C.L.U.!

Les lecteurs français d'*Arcadie* ne peuvent qu'approuver — ô combien! — cette opinion du président de l'A.C.L.U. : « Le pouvoir qu'a le gouvernement de supprimer la pensée libre est si terriblement grand que les conséquences risquent de s'en répandre à travers tout le pays. Nous devons exiger la libre discussion et la libre information pour tous les problèmes qui nous concernent. »

Autre victoire pour la liberté d'expression : la Cour d'Appel de San-Francisco a annulé un arrêt rendu contre deux marchands de journaux de Daly City pour avoir vendu des « publications obscènes ». Motif : c'est à l'accusation qu'il appartenait de faire la preuve de l'obscénité desdites publications.

Mais les exemples ne manquent pas où ce sont, provisoirement ou non, la censure et le puritanisme qui gagnent : à Santa-Barbara (Californie), les ecclésiastiques, la police, les enseignants et tout ce que la ville compte de « pères de famille vertueux » ont créé un « Comité pour la défense de la décence », dont l'objectif est d'« attirer l'attention » des libraires et marchands de journaux sur l'obscénité de certains livres et publications. On devine ce que cela veut dire! c'est du chantage pur et simple...

Ailleurs — à Washington D.C. — c'est une loi qui est en préparation pour rendre légales les saisies de publications obscènes et même l'arrestation de leurs auteurs ou éditeurs. L'A.C.L.U. mène une ardente campagne contre cette loi qui, dit-elle, « mettrait en danger la liberté de tous les citoyens de Washington ». Affaire à suivre...

Radio et télévision. — Comme dans chacune de ces chroniques, nous avons à signaler un certain nombre d'émissions

consacrées à l'homosexualité par les diverses chaînes de radio et de télévision des Etats-Unis. La France sera bientôt le seul pays de civilisation occidentale où ce sujet reste « tabou »..., mais est-ce un mal? les avis sont partagés sur ce point.

La plus importante de ces émissions a été celle du 15 juillet 1962 sur la chaîne WBAI — FM de New-York, où huit homosexuels ont pris la parole : c'était la première de ce genre à New-York.

(Signalons, en passant, que la télévision suédoise a eu une émission intitulée « Le droit de ne pas être comme tout le monde », et que plusieurs homosexuels... et couples d'homosexuels! y ont présenté librement leur point de vue.)

Enfin, si j'en crois une information parue dans le *Daily Mirror* du 1^{er} février 1963, la télévision anglaise doit consacrer prochainement une de ses émissions au Club homophile d'Amsterdam, le C.O.C., bien connu des Arcadiens. On y verra, paraît-il, une réunion du Club et une interview de son directeur Bob Angelo. (A quand une réunion d'*Arcadie* à *Cinq colonnes à la une*?)

Mais revenons à l'Amérique...

Livres et cinéma. — Comme toujours, les Etats-Unis connaissent une abondante production d'ouvrages consacrés à l'homosexualité, où le meilleur côtoie le pire. La plus importante, parmi les publications récentes, est *The Homosexual Revolution*, de R.E.L. Masters (New-York, Julian Press, 1962, 230 p., 5,95 dollars). C'est un livre « à sensation » qui dénonce avec véhémence la « révolution homosexuelle » de notre temps — c'est-à-dire, bien entendu, l'envahissement de la société par les homosexuels. Il me semble avoir déjà entendu cela quelque part?... mais ce qui rend le livre de ce Masters redoutable, c'est qu'il a eu soin de se documenter, au moins en apparence, aux bonnes sources (il cite *One* et *Mattachine*), et qu'il a reçu une très large publicité. Pour une fois, ne regrettons pas que ce genre d'ouvrages ne soit jamais traduit en français!

Dans le domaine de la littérature proprement dite, le « livre de la saison » est un nouveau roman du Noir James Baldwin (l'auteur de *Giovanni mon ami*), intitulé *Another Country* (*Un autre pays*). Il sera très probablement traduit en français et nous en reparlerons à ce moment là; en attendant, nos amis qui parlent l'anglais peuvent en lire les comptes rendus publiés dans *One* (n° de novembre 1962) et dans *Mattachine Review* (n° de janvier 1963).

Côté « Lesbos », on nous cite : *The Dark Side of Venus* (*La face obscure de Vénus*), de Shirley Verel (compte rendu

dans *One*, n° de novembre 1962), *The Small Room (La petite chambre)*, de May Sarton (*One*, n° de septembre 1962) et surtout *Lesbian Love in Literature*, de Stella Fox (*One*, n° d'octobre 1962), qui est un recueil des plus beaux textes d'amour féminin, parmi lesquels on trouve des pages de Mauissant, de Françoise Mallet-Joris, de Théophile Gautier.

Pas de film important du point de vue homophile, à part *Advise and Consent (Tempête sur Washington)*, dont nous avons déjà parlé longuement en *Arcadie*.

Divers. — Le progrès est en marche, rien ne l'arrête. L'austère *New-York Times* qui, jusqu'à présent, se refusait à admettre l'existence de l'homosexualité, a sauté le pas en publiant un entrefilet consacré à une affaire pénale. C'est la première fois depuis l'époque de Mac Carthy que le grand journal new-yorkais imprime le mot tabou « homosexuel ».

Le métier de policier en civil n'est pas exempt, à New-York tout au moins, d'épisodes plus ou moins déplaisants. A Central Park, des inspecteurs de la police des mœurs, reconnus par des prostituées des deux sexes, ont été hués et ridiculisés. Ils se sont vengés en emmenant leurs interlocuteurs au commissariat de police et en leur infligeant un sermon d'une demi-heure!

Si l'on en croit une série d'articles (fort controversés du reste) publiés par le journal de Greenwich-Village — le quartier « artiste » de New-York — le paradis homosexuel serait la station balnéaire de Cherry Grove, propriété d'une société qui réserve ses bungalows, ses hôtels, ses night-clubs, ses plages et ses bars, aux homophiles newyorkais... munis de suffisamment d'argent pour pouvoir en profiter! Mais il est peu probable que cela puisse durer sans que la police s'en mêle.

On parle souvent de l'homosexualité dans le monde de la boxe. Un incident dramatique l'a récemment illustrée : le Cubain Paret ayant accusé son adversaire, l'Américain Griffith, d'être un « maricon » (une « tapette »), Griffith l'a boxé à mort sur le ring au cours d'un match à New-York.

Mais en pays anglo-saxon l'humour ne perd jamais ses droits : un lecteur de Chicago écrit à un journal pour lui demander conseil au sujet de son chien Tommy, qui attire les autres chiens mâles du voisinage. Réponse du journal : c'est une anomalie hormonale, il faut le faire opérer. Mais *One*, qui rapporte l'anecdote, pense que la psychanalyse serait plus efficace, à condition, bien sûr, que le chien ait beaucoup d'argent!

Les mouvements homophiles. — *One*, la principale revue homophile américaine, a de graves ennuis financiers. Ses diri-

geants ont dû renoncer à publier leur revue « scientifique » trimestrielle : *Homophile Studies*.

Autres soucis : le voyage en Europe, annoncé pour 1962 puis annulé, est maintenant « repris » par une association touristique. *One* décline toute responsabilité.

Mais, hélas! de tels soucis et ennuis ne sont pas propres à notre époque : le numéro de septembre 1962 de *One* rappelle l'existence éphémère de la *Society for Human Rights*, fondée en 1925 par le notaire Henry Gerber en Illinois, mais qui se termina mal. Arrêté en pleine nuit sur la dénonciation de la femme d'un des membres de la Société, Gerber fut jugé trois fois et finalement relâché, mais ruiné et sans situation. La Société avait publié deux numéros d'une revue intitulée *Friendship and Freedom* (« Amitié et Liberté »), aujourd'hui introuvable.

Mattachine, qui poursuit son œuvre sans à-coup, a tenu en août son neuvième Congrès à San-Francisco, avec des conférences du Dr Edgar C. Cumings sur les maladies vénériennes, du Révérend Robert Wood (auteur de *Le Christ et l'Homosexuel*), du Dr Evelyn Hooker sur « la communauté homosexuelle », de l'avocat Marshall W. Krause sur les problèmes légaux de l'homosexualité, et enfin du juriste Richard L. Schlegel sur l'attitude du gouvernement envers les homosexuels considérés comme « risque national ».

Nous retrouvons par là le sujet de notre récente chronique consacrée à l'affaire Vassall..., mais ce n'est sûrement pas, hélas, la dernière fois que nous aurons à y faire allusion!

MARC DANIEL.

RELIURES

1962-1963

(dos en cuir - couleur verte)

12 F l'une (port compris)

SAPHO ET SES COMPAGNES (1)

« Sapho aux tresses violettes, pure Sapho au doux sourire. »

(Alcée — Fragment 141.)

Que savons-nous de Sapho? Son nom, pour beaucoup de lecteurs des « *Fleurs du Mal* », évoque seulement le souvenir :

« De la mâle Sapho, l'amante et le poète,
Plus belle que Vénus par ses mornes pâleurs! »

Or l'édition des « *Belles Lettres* », qui réunit tous les témoignages relatifs à la poétesse de Lesbos, et l'ouvrage romancé de Krislov, nous permettent de retracer d'elle une image équitable et conforme à la vérité historique. Oui, Sapho était bien, comme l'a dit Strabon, « un être extraordinaire, car il n'est pas à notre connaissance, qu'en aucun temps, si loin qu'on puisse remonter, il ait paru aucune autre femme capable de rivaliser avec elle, si peu que ce fût, en matière de poésie » (XIII, 2, p. 617).

Le nom authentique de la poétesse était Psapphô; l'orthographe française traditionnelle est empruntée à une forme grecque simplifiée.

Un manuscrit de Suidas place Sapho en la XLII^e Olympiade, qui équivaut aux années 612-608 avant Jésus-Christ. Il nous apprend qu'elle était native d'Erésos, dans l'île de Lesbos, qui barre l'entrée du golfe d'Adramytte, au sud de la Troade, en face des contreforts de l'Ida. Son père Skamandrônimos, qu'elle perdit à l'âge de six ans, tenait un bon rang à Mytilène. L'aristocratie, à laquelle il appartenait, avait en ses mains les grands domaines de vignobles qui faisaient la richesse de l'île. Héraclite de Pont nous a dit que

(1) Alcée. Sapho. Texte établi et traduit par Théodore Reinach et Aimé Puech, 337 pages. Les Belles Lettres, 1960. Prix : 15 F.

Alexander Krislov, « Sapho, poète de Lesbos ». Récit Historique traduit de l'anglais, 283 pages. Pierre Horay, 1956. Prix : 6,90 F.

SAPHO ET SES COMPAGNES

le tempérament de ces Egéens « les portait à la boisson, à l'amour, et, d'une manière générale, à une grande liberté dans les mœurs ».

De la mère de la Lesbienne, nous ne connaissons guère que le nom Kléis. Krislov, avec un peu d'imagination, nous la présente comme une Athénienne sans instruction, volontairement confinée aux chambres réservées aux femmes, car, alors qu'à Lesbos beaucoup de filles fréquentaient l'école, il n'en était pas de même à Athènes.

« Kléis, dit-il, était grande et blonde, elle avait une poitrine abondante, les membres ronds et les hanches généreuses; elle aurait pu être athlétique, mais elle avait si complètement accepté de n'être qu'un objet de plaisir pour son mari que ses bras et ses poignets étaient faibles. »

Krislov ajoute : « De sa mère et de sa tante, Kléis avait reçu des conseils sur le contrôle des naissances et l'avortement; ainsi que les autres femmes de sa classe, on lui avait appris que les philosophes admettaient et souvent même prônaient l'amour entre individus du même sexe, chose belle et barrière efficace contre la procréation. »

La poétesse eut trois frères : Eurygios, Larichos et leur aîné Charaxos. Eurygios est le moins connu. Charaxos s'en alla en Egypte et dépensa pour une courtisane la plus grande partie de sa fortune. Larichos, le plus jeune, fut préféré de Sapho. Selon Krislov le père du jeune garçon trouvait, en le voyant, bien des raisons de se réjouir :

« Larichos était d'une rare beauté et tout portait à croire que parmi ses amis il se trouverait un ou deux connaisseurs pour tomber amoureux de l'enfant quand il aurait quelques années de plus. Skamandrônimos poussa un soupir; il avait rarement le loisir de penser à cette sorte de choses, bien qu'à tout prendre, cette perspective ne lui déplût pas : en sa qualité de troisième fils, Larichos n'hériterait que de peu d'argent et ne recevrait pas de terres. Il serait bon qu'il eût un admirateur riche. »

Le vœu d'un père aussi raisonnable méritait d'être exaucé par les Dieux et il est probable qu'il le fut.

« Chez les anciens, dit Athénée, les enfants des meilleures familles servaient d'échansons... La belle Sapho complimenta plusieurs fois son frère Larichos comme servant d'échanson aux Mytiléniens attablés dans le prytanée » (Alcée - Sapho. Fragment 169).

Krislov évoque la poétesse, encore enfant, demandant à son père d'aller à l'école, comme beaucoup de jeunes filles de Lesbos, pour apprendre à « additionner des nombres et nommer les étoiles; et le monde et les poètes; jouer de la lyre et

peut-être de la cithare ». Il la voit, à la mort de Skamandrônymos, décidant que l'amour d'Aphrodite serait son seul maître. Ne fera-t-elle pas un jour dire à la déesse :

« *Quelle est donc celle que, de nouveau, tu supplies la Persuasive d'amener vers ton amour? qui, ma Sapho, t'a fait injure?* »

« *Parle : si elle te fuit, bientôt elle courra après toi; si elle te refuse tes présents, elle t'en offrira elle-même; si elle ne t'aime pas, elle t'aimera bientôt, qu'elle le veuille ou non* » (Fragment 1).

La belle Dica, pour qui Sapho écrivit un émouvant poème, aurait été une camarade d'école :

« *Mais allons, ma Dica, enlace, en guise de couronnes des rameaux d'anis, et place-les avec tes doigts délicats sur ta charmante chevelure : car c'est une chose certaine que les Bienheureuses Déeses voient d'un regard favorable celle dont la prière s'orne de fleurs et de grâce, et qu'elles se détournent de celles qui ne portent point de couronnes* » (Fragment 85).

Bien que Sapho ait écrit : « *Je resterai vierge à jamais* » (Fragment 122), Suidas nous assure qu'elle épousa un homme très riche, Kerkylas, et en eut une fille qui reçut le nom de Kléis. Ce mariage a souvent été mis en doute et Krislov le passe sous silence. Si mari il y eut, ce fut mari discret : nul ne fera plus allusion à lui. Pourtant l'existence de Kléis semble attestée par ce fragment de poème :

« *J'ai à moi une jolie petite fille, faite comme une fleurette d'or, ma Kléis...* »

« *... chérie, je ne l'échangerai ni contre toute la Lydie ni contre l'aimable Lesbos...* » (Fragment 141).

Il est certain que la Lesbienne connut le poète Alcée, son compatriote qui appartenait comme elle à une des familles nobles de l'île. Alors que Sapho écrivait pour sa déesse Aphrodite, Alcée, « bien connu pour ses beuveries et l'extravagance de sa vie, écrivait de tout, femmes ou politique — mais sa plus belle œuvre chantait son amour pour Talippus, son ami », dit Krislov. Démocrate fougueux, Alcée prit part à une conjuration contre le tyran Myrsilos. L'entreprise ayant échoué, le brillant écrivain fut obligé de se retirer non loin de Mytilène, à Pyrrha.

La poétesse a-t-elle été mêlée à ces luttes politiques? Fut-elle comprise dans une mesure générale de bannissement frappant les familles nobles? On ne sait! Toujours est-il qu'elle fut bannie en Sicile.

Pendant que son vaisseau, fendait la neige de l'écume, cingle vers Syracuse, toutes voiles dehors, essayons de nous représenter le visage de Sapho. Il ne faudrait pas la raidir

dans un symbole, même harmonieux. Théodore Reinach, dont la compétence en matière d'hellénisme était indiscutée, ne nous la peint point comme une cariatide :

« Elle était une petite femme brune, vive, de belle humeur et de franc parler, tressaillant à toutes les émotions de la nature et du cœur, malicieuse avec grâce, aimante avec fougue, de plus poétesse inspirée, musicienne accomplie et novatrice » (Alcée - Sapho, page 169).

Elle écrivit en effet neuf livres de chants lyriques et inventa, dit-on, la première le plectre, c'est-à-dire le petit archet, de métal ou d'ivoire, avec lequel on touchait les cordes de la lyre et des instruments analogues. Elle composa aussi des épigrammes, des vers élégiaques, des iambes et des monodies.

Peut-être est-ce en arrivant à Syracuse, au terme d'un long voyage, fortement hâlée par le soleil et les vents, qu'elle murmura :

« *A moi, filles de Zeus, pures Charites aux bras roses...* » (Fragment 60).

Le tyran de Syracuse, Alcimius, un Spartiate, tenait alors fermement dans sa main la ville et ses principaux fonctionnaires. Il semble qu'il ait réservé un bon accueil à la poétesse. Sapho, d'ailleurs, inaugure la race de ces jeunes femmes qui savent se frayer partout, même parmi les hommes, un chemin lumineux.

C'est à Syracuse que, pour ménager son héritage, la poétesse songea à se procurer quelque argent en donnant des leçons et en acceptant d'écrire, pour un cachet, des chants nuptiaux qu'elle disait dans les mariages, avec une voix d'or, en s'accompagnant de la lyre :

« *Allons, lyre divine, parle-moi et cesse d'être muette* » (Fragment 103).

N'était-ce pas la plus belle façon de servir Aphrodite?

« La classe commençait vers le milieu de la matinée, une heure environ avant que le soleil ne parvint au zénith, écrit Krislov. Elle se poursuivait sans hâte jusqu'à ce qu'il fût temps pour les élèves de rentrer chez eux pour le repos de l'après-midi. Les jours de canicule, la coutume s'imposait de se promener sur la plage... »

« *Cependant les belles filles tressaient des couronnes de fleurs...* », dit-elle (Fragment 70).

Sa maison de Syracuse aurait donc été — comme plus tard fut sa maison de Mytilène — « une maison de servantes des Muses », selon le mot de Maxime de Tyr. D'autres femmes, à Lesbos, dirigeaient de semblables écoles qui étaient, comme l'a dit Théodore Reinach, « des conservatoires de musique et de déclamation ».

Une étroite et tendre intimité unissait ces jeunes filles de bonne naissance entre elles et avec leurs dirigeantes :

« *Envers vous, ô mes belles, ma pensée ne changera jamais* », dit Sapho (Fragment 19).

Ses écoles prirent vraisemblablement une forme analogue à celle qu'eurent plus tard les écoles de philosophie, celle d'un groupement religieux placé sous le patronage d'Aphrodite ou des Muses.

Au gracieux cortège féminin qui entourait Sapho vint se joindre un jour une jeune fille à la démarche harmonieuse et aux cheveux d'un roux ardent, l'aimable Athis :

« Voici bien bien longtemps déjà que je t'aimais, ô Athis... » (Fragment 41), déclare un vers de la Lesbienne.

« Je veux qu'aujourd'hui tu t'asseyes à ma droite, fait dire Krislov à Sapho. L'amour qui se révèle brusquement à moi, je ne saurais le porter toute seule. Si je te voyais loin de moi, il me faudrait courir à toi et te prendre dans mes bras. Donne-moi ta main et montrons-nous aux autres. Peu m'importe qu'on sache que Sapho aime! »

Et le soir, dans la maison vouée au culte des Muses, elle « l'enveloppa soigneusement de couvertures frisées et moelleuses » (Fragment 102).

Il est probable que le tyran Alcimius voulut entendre la jeune poétesse dire ses vers et qu'il l'invita dans ses appartements privés.

« Elle alla se placer au centre de la table, la lyre au creux de son bras, tourna lentement sur elle-même et le silence se fit, raconte Krislov. Se tournant vers le tyran, elle commença d'une voix où perçait la pitié... Elle pinçait légèrement les cordes de sa lyre et son corps trapu fut un miroir mouvant d'extase, de mélancolie et d'espoir. »

S'il faut en croire le romancier, ce fut à cette soirée que Sapho fit connaissance de Gongyla, une jeune femme très belle, qui « marchait avec une grâce superbe; ses cheveux tirés en arrière étaient d'un blond pur et délicat, couleur de vin léger ».

« *Puissé-je, ô Aphrodite couronnée d'or, obtenir ce lot en partage* »! pensa sans doute Sapho (Fragment 22).

Cette gracieuse conquête, nous la connaissons par quelques fragments de vers :

« *... Reviens, je t'en conjure, Gongyla, et parais revêtue de ta tunique couleur de lait. Ah! quel désir flotte autour de ta beauté! L'enjôleuse fait tre saillir celle qui l'aperçoit* » (Fragment 36).

Mais Gongyla passa, comme la rose que Sapho aimait et

célébrait toujours de quelque manière, lui comparant les belles jeunes filles :

« *La voilà donc partie à jamais et, sans mentir, je voudrais être morte. Elle, en me quittant, pleurait à chaudes larmes et me dit : « Ah! quelle est ma détresse, ma Sapho! Je te jure que je te quitte malgré moi! »*

Et moi je lui répondis : « Pars en joie et souviens-toi de moi, car tu sais combien je suis attachée à toi;

« Ou, sinon, laisse-moi te rappeler ce que tu as oublié, tant d'heures douces et belles que nous vécûmes ensemble.

« Oui, combien de couronnes de violettes, de roses et de safrans à la fois tu posais sur ta tête à côté de moi!

« Combien de guirlandes tressées, de charmantes fleurs, tu enlaçais autour de ta gorge délicate! » (Fragment 93).

Depuis que Sapho avait mis pied sur la terre sicilienne, cinq années s'étaient écoulées. En bonne Grecque, elle regrettait la douce verdure de sa petite patrie et peut-être ses « nuits chaudes et langoureuses ». Mais « *il n'est pas permis, dans une maison vouée au culte des Muses, de faire entendre une lamentation; cela ne nous sied point* » (Fragment 101).

D'ailleurs, pour la consoler de son exil, la douce Athis faisait avec elle de longues promenades dans la campagne et les deux amies s'attardaient sur la plage à regarder la mer sillonnée de voiles blanches, « *ce toit tranquille où marchent des colombes* », que célébrera, 2 500 ans plus tard, un autre grand poète méditerranéen...

Le soir, en des poèmes qui faisaient le tour du monde sur les ailes de la renommée, Sapho chantait la pâle beauté de son amie.

Entendant son fils réciter un de ces poèmes, Solon, le maître d'Athènes avait déclaré : « Je veux apprendre ces vers avant de mourir. » A Syracuse, le conseil avait décidé, par vote, que la statue de Sapho, exécutée par le sculpteur Silanion, serait montée sur une colonne dans la grande salle des séances, et Alcimius avait approuvé sa résolution.

Lesbos, enfin, pardonna à Sapho, « *femme à la voix bien plus douce que celle d'une lyre* » (Fragment 100), Sapho, dont le nom résonnait par-dessus les mers. Pittacos, auquel les Mytiléniens avaient eu la sagesse de confier le gouvernement de l'île, avait rétabli la paix et permettait aux bannis de rentrer dans leur patrie.

Krislov raconte qu'avant de retourner dans son île natale, la Lesbienne assista à Syracuse à l'inauguration de sa propre statue. Pour la première et la dernière fois de sa vie elle parut sur la scène, au théâtre, devant ce peuple :

« Plus de quatre mille personnes se pressaient au théâtre, ce jour-là, toutes dans leurs habits de fête. Au milieu du

demi-cercle, devant la scène, étaient les bancs de pierre sur lesquels allait prendre place Alcimius entouré de ses amis et des principaux citoyens. Derrière, sur les gradins, le peuple se pressait... Elle regarda autour d'elle, tête haute, confiante : elle était Sapho, elle dominait son public, goûtait la joie profonde de le tenir en haleine, puis elle pinça les cordes de sa lyre, étouffa l'accord et chanta : *Ouvre-toi, Conque divine!* »

La statue de Sapho devait rester célèbre. Orgueil de Syracuse, elle fut ravie par le sinistre Verrès et probablement restituée grâce au talent de l'avocat des Syracusains : Cicéron...

Imaginant le retour de Sapho à Lesbos, Krislov peint la Lesbienne, debout sur le pont du navire, figure de proue, fixant la rive blanchissante d'écume, tandis qu'Athis, couchée, frissonnante, enveloppée de couvertures, ose à peine ouvrir les yeux.

A Mytilène, la poétesse fonde une école de musique et de poésie, comme l'avaient fait deux autres femmes, Andromède et Goya, qui furent ses concurrentes. Elle est entourée de jeunes femmes et de jeunes filles, dont elle chantera les noms charmants sur sa lyre éolienne.

Au VII^e et au VI^e siècles, les mœurs grecques étaient tolérantes et les vers de la poétesse de Lesbos pouvaient être l'expression authentique et pure de son cœur.

« *Et celui qui me blâme, puissent les vents et les soucis l'emporter* » (Fragment 11).

D'instinct, la belle Sapho savait ce qu'Alain Daniélou exprimera dans son livre : « *L'Erotisme divinisé* » (Buchet-Chastel) :

« *Le plaisir érotique est pour nous une image du bonheur ineffable que représente l'état divin. Mais cette image, pour être claire, doit être dépouillée de tout contexte social ou utilitaire, de toute idée de procréation. C'est l'amour illégitime, anormal, antisocial, désintéressé que les poètes mystiques et les sculpteurs des temples prennent comme emblème de l'amour idéal, de l'amour pur.* »

Hélas! les passions des frêles demoiselles ne sont pas à l'abri de ce que Marcel Proust appelle « les intermittences du cœur ».

Athis se laissa séduire par une concurrente de Sapho, Andromède!

« *Voici que de nouveau Eros, briseur de membres, me tourmente, Eros amer et doux, créature invincible, ô Athis! Et toi, dégoûtée de moi, tu l'envoies vers Andromède!* » (Fragments 97-98).

L'auteur du « *Traité du Sublime* », le pseudo-Longin, a très bien défini l'ardeur de passion qui échauffe les vers de la Lesbienne :

« Quand Sapho veut exprimer les fureurs de l'amour, dit-il, elle ramasse de tous côtés les accidents qui suivent et accompagnent cette passion. Mais, où son adresse paraît principalement, c'est à choisir de tous ces accidents ceux qui marquent davantage l'excès et la violence de l'amour, et à bien lier tout cela ensemble... »

Boileau (eh oui! le Boileau de l'*Art Poétique!*) a traduit avec le « *Traité du Sublime* » le poème de Sapho cité par le pseudo-Longin (Fragment 2) :

« *Heureux! qui près de toi, pour toi seule soupire,
Qui jouit du plaisir de l'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire.
Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égalier?
Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps, sitôt que je te vois;
Et dans les doux transports où s'égare mon âme,
Je ne saurais trouver de langue ni de voix.
Un nuage confus se répand sur ma vue.
Je n'entends plus; je tombe en de douces langueurs;
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.
Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hasarder... »*

(Alcée - Sapho, page 195.)

Devant la mer « la mer toujours recommencée », d'autres jeunes filles de blanc vêtues, blondes comme Gongyla ou brunes comme Anactoria, par leur beauté, inspireront l'amour philosophique à cette femme extraordinaire :

« *Ah! combien versatile est l'âme de la femme, quand, dans sa légèreté, elle ne pense qu'au présent! Ainsi, à cette heure, nul n'évoque le souvenir d'Anactoria parce qu'elle est absente.*

« *Anactoria, dont la démarche gracieuse, l'éclat rayonnant du visage, me feraient plus de plaisir à voir que tous les chariots des Lydiens et leurs guerriers, chargeant à pied dans leur armure.* »

(Fragment 27.)

On imagine Sapho, l'esprit détendu par « un long regard sur le calme des dieux », s'asseyant à sa table, prenant son style et écrivant ces vers dorés :

« *Reçois, ô Cyrinna, mon souhait de bienvenue : puisses-tu te réjouir auprès de moi aussi longtemps que tu m'as privée de ta présence* » (Fragment 147).

Maxime de Tyr a comparé l'influence exercée par Sapho à celle qu'a exercée plus tard Socrate :

« L'amour, tel que l'a compris la poétesse de Lesbos — s'il est permis de conclure d'une époque plus récente à des

faits plus anciens — n'est autre chose que l'Art d'amour de Socrate. Tous deux me semblent avoir pratiqué l'amitié en même sorte, elle envers les femmes, lui envers les hommes. L'un et l'autre déclarent qu'ils aiment beaucoup d'objets, qu'ils sont captivés par tout ce qui est beau. Ce que furent pour lui Alcibiade, Charmide, Phèdre, telles furent pour la Lesbienne Gyrinna, Athis, Anactoria... » (*Alcée - Sapho*, p. 171).

Platon, dans *Phèdre* (235 C), fait allusion à la poétesse de Lesbos. Socrate, à propos de l'amour, déclare que Sapho et Anacréon ont su parler de l'amour mieux que Lysias ne l'a jamais fait. « L'Antiquité, sache-le, compte des sages, hommes aussi bien que femmes, qui ont traité ces matières, oralement ou par écrit. » Au nombre de ces inspirés et au premier rang se trouvent « la belle Sapho » et « le sage Anacréon ». Et, dans sa remarquable thèse de Doctorat, le professeur Paul Vicaire ajoute : « On voit assez quelle place est ainsi faite à la poétesse, dans un dialogue consacré à l'amour, et où toutes les formes de délire, prophétique, initiatique, poétique, amoureux enfin, revêtent un caractère sacré, dans un dialogue surtout où s'affirme le privilège de la beauté qui éveille l'amour » (Platon, critique littéraire, C. Klincksieck, 1960, p. 129).

Ménandre raconte que Sapho, poursuivant d'un amour furieux l'orgueilleux Phaon, se jeta à la mer, par désespoir, à l'île de Leucade. Baudelaire s'est fait l'écho de cette tradition. Il parle :

« — De Sapho qui mourut le jour de son blasphème,
Quand, consultant le rite et le culte inventé,
Elle fit son beau corps la pâture suprême
D'un brutal dont l'orgueil punit l'impiété,
De Sapho qui mourut le jour de son blasphème. »

(Lesbos.)

Il s'agit là d'une pure légende. Phaon n'est pas un être réel, mais une figure mythologique du cortège d'Aphrodite, incapable, par conséquent, de toute brutalité!

Krislov affirme que Sapho, délaissée, s'est empoisonnée, après avoir, une dernière fois, évoqué le souvenir d'Athis, l'âme de son âme :

« Cependant elle va et vient, évoquant l'image de l'aimable
Athis : le désir oppresse son âme délicate, le chagrin alourdit
son cœur :

« d'une voix perçante elle nous crie de venir la rejoindre :

et son appel secret et mystérieux, la nuit aux mille oreilles le redit, à travers les flots qui nous séparent... » (Fragment 96).

« Son regard s'attarda sur le lit d'Erinna et elle pensa aux élèves qui y avaient dormi, dans leur innocence heureuse, écrit Krislov; elle sourit à leur beauté. D'une main ferme, formant ses lettres avec un soin tout particulier, elle écrivit :

« La lune s'est couchée ainsi que les Pléiades, la nuit est en son milieu; l'heure passe et je suis étendue dans mon lit toute seule » (Fragment 74).

« Elle posa ses tablettes, son style, prit la coupe et but. Le poison lui brûla la gorge, la poitrine. Un feu dévorant s'alluma en elle. Elle se tordit sur sa couche, sans une plainte. »

Il est bien tentant pour un romancier de faire de Sapho une sorte d'Yseut, dévorée d'absolu, annonciatrice des grandes héroïnes cathares, pour qui l'Amour ne peut se confondre qu'avec la Mort :

« Je ne sais quel désir me possède de mourir et de voir les rivages fleuris de lotus, humides de rosée, de l'Achéron » (Fragment 95), a écrit la Lesbienne.

Mais, pour nous en tenir à la vérité historique, nous avons des raisons de croire que Sapho vécut assez âgée car un ou deux fragments contiennent des plaintes sur les inconvénients de la vieillesse.

Je crois, quant à moi, que la poétesse de Lesbos fut aimée jusqu'au bout, comme Socrate. Je crois aussi que l'art d'amour garde du désespoir.

Comme Marie d'Agoult écrivait à Franz Liszt : « Le jour viendra où nous verrons et comprendrons clairement ce que nous ne pouvons que pressentir et espérer dans notre obscurité terrestre. L'amour nous initiera aux plus sublimes, aux plus terribles mystères! et alors tu te ressouviendras de ces paroles flamboyantes que nous n'avons pu retenir ni l'un ni l'autre car elles auraient brisé nos os et détruit notre vie mortelle, ces paroles que nous prononcâmes une nuit..., là dans cette chambre où tu vins... »

SERGE TALBOT.

LA NATURE DU PRINCE

de

ROGER PEYREFITTE

Un prince soupçonné d'impuissance, une princesse d'accès trop étroit... ou trop coudé, un consistoire secret au Vatican pour décider si, oui ou non, l'arrière-petite-fille d'un pape a été déflorée par le cousin d'un cardinal, on avouera qu'il y avait là de quoi tenter Roger Peyrefitte (1). C'est le genre d'histoire qu'il eût aimé inventer, si elle n'eût été vraie; mais, une fois de plus, il s'est trouvé que la réalité passe la fiction en extravagance, et c'est dans les archives les plus authentiques que l'auteur des *Clés de saint Pierre* a puisé les éléments de cette scandaleuse chronique.

Il faut bien dire que toute cette histoire, qui passionna pendant des mois les chancelleries italiennes et le Vatican, viole avec une superbe maestria les règles de la plus commune décence. Un romancier qui oserait ce genre de récit verrait sans nul doute son livre interdit par le Ministère de l'Intérieur, et peut-être poursuivi devant les tribunaux pour outrage aux bonnes mœurs. Mais quoi! c'est l'Histoire... et tant pis pour nos censeurs, si le prince héritier de Mantoue, en l'an de grâce 1584, dévirgina une orpheline de Florence sous contrôle d'un envoyé spécial du grand-duc de Toscane, avec la bénédiction du pape Grégoire XIII, qui s'inquiétait fort de savoir si la « nature du prince » était « bien proportionnée et complète », ou au contraire « triste et flétrie ».

La morale du xx^e siècle n'a pas à se montrer plus chatouilleuse que tous ces cardinaux, ces évêques, ces religieux, ces religieuses qui conçurent, préparèrent, organisèrent, dirigèrent et contrôlèrent cette défloration publique, jusqu'à vérifier avec sollicitude si le prince, pendant l'opération, faisait mal à la jeune fille « par-dedans ou par-dehors », et jusqu'à glisser la main entre la « nature » du prince et la « nature » de la fille pour voir si la première pénétrait bien dans la seconde.

(1) Roger Peyrefitte, *La Nature du Prince*, Paris (Flammarion), 1963, in-8°, 218 p. Prix : 9,50 F.

Ce n'est pas là, certes, une chronique « arcadienne » au même titre que l'était, par exemple, *L'Exilé de Capri*. Mais les allusions ne manquent pas, au long de ces pages, à ce malheureux évêque de Fano qui subit les assauts amoureux du fils du pape Farnèse, au « petit marquis » del Vasto, ami équivoque du prince de Mantoue, à dix autres personnages et anecdotes de cette Renaissance italienne où la pédérastie était si florissante.

C'est un régal d'érudition et de polissonnerie qu'on ne saurait manquer sans se priver du plus délicieux des plaisirs; et, pour une fois, on n'a même pas à craindre de pécher en lisant ces choses, puisqu'il s'agit, jusque dans les détails anatomiques et physiologiques les plus crus, de pratiques ordonnées et bénies par notre Saint-Père le pape!

MARC DANIEL.

LE CERCLE

de

MICHÈLE PERREIN (1)

Je juge assez sévèrement les réunions mondaines et leur vanité, mais il me semble que si je devais en faire le sujet d'un roman, je ne choisirais pas pour cadre un cercle parisien où hommes et femmes de qualité (?...) viennent jaser en sirotant un cocktail. Il est vraiment trop commode de bâtir une œuvre littéraire en se bornant à rapporter les ragots, les méchancetés, les vantardises de trente-sept personnes réparties autour de huit tables et qui toutes se connaissent plus ou moins puisqu'il faut être membre du cercle pour y avoir accès. Ce qui m'amène à dire que ce roman n'en est pas un, que c'est seulement un salmigondis de papotages sans intérêt; aucune étude de caractères n'a été menée d'une façon approfondie, ce ne sont que des touches rapides, à peine esquissées, jetées au hasard dans la confusion d'un récit désinvolte. Et pour mettre le comble à cette anarchie, on nous donne, toutes les trente pages, quelques lignes se rapportant à une aventure qui n'a rien à voir avec le reste et qui relate la fugue d'un homme mûr emmenant dans sa voiture une fillette qu'il a enlevée et séduite.

(1) René Julliard, 1962. 254 pages. Prix : 12 F.

L'auteur semble avoir la hantise de l'homosexualité. En effet, Georges (pour simplifier je cite seulement les prénoms), journaliste connu, ayant dépassé la quarantaine, ne recherche que des hommes du même âge et parfaitement « normaux ». Renée a couché avec un couple d'homophiles. Nicole ne s'amuse qu'au Fiacre, en compagnie des homosexuels. Monique s'amourache des garçons rencontrés dans un restaurant « spécial », qu'elle fréquente tout exprès. Sébastien, jeune aristocrate, a toujours eu conscience d'être né homophile et à l'âge de quinze ans, au collège, se plantant devant un surveillant qui ne lui avait jamais adressé la parole, il lui dit : « Monsieur, je vous aime » ; il vit avec un petit coiffeur aux cheveux rouges, qu'il appelle sa *jeune Anglaise*. Georgie est un garçon londonien qui partage son appartement de la rue de Seine avec un Américain et un Français; ils font ménage à trois. Monique passe pour être lesbienne; de fait, elle a pris « son plus violent plaisir » dans les bras d'une dame plus âgée.

Si Michèle Perrein voit des homosexuels partout, il semble, en revanche, qu'elle connaît bien mal l'homosexualité. D'abord, elle n'emploie qu'un seul vocable : *les pédérastes*, comme s'il s'agissait d'hommes amoureux des enfants, ce qui n'est précisément jamais le cas dans son roman. D'autre part, elle pose comme principe que les homosexuels sont cyniques; c'est ainsi que Georges, le journaliste ayant dépassé la quarantaine, à la prestance majestueuse, devant qui tout le monde s'incline avec considération, demande froidement au barman : « Le beau brun qui vient d'arriver, vous le connaissez? Il est pédéraste? » Et l'auteur ajoute ce commentaire : « Lui, est pédéraste et faraud de l'être. La preuve : il vous le dit tout de suite. » Je n'ai pas, quant à moi, l'impression qu'une telle attitude soit fréquente chez les homophiles... Et l'auteur insiste : « Georges habite un ravissant appartement de pédéraste dans un vieil hôtel de l'île Saint-Louis, où il fait bon ménage avec son valet de chambre. Il se demande pourquoi les gigolos qu'il paie ne le séduisent pas; il voudrait savoir pourquoi il passe sa vie à tomber amoureux d'hommes qui n'ont pas ses mœurs. Cette malédiction l'assombrit : il se croit voué à l'échec sentimental et, pour se le prouver, ne tente que des conquêtes désespérées. »

Michèle Perrein n'a donc jamais rencontré, parmi les gens du monde, des homophiles corrects, dignes, courtois, aimables, éduqués? Pour ma part, tous ceux que je connais sont ainsi, et ils sont nombreux, et ils font peu de bruit dans les raouts où les perruches jacassent.

Il est vrai que les gens contre lesquels il n'y a rien à redire ne constituent pas des personnages de roman... Il faut remuer de la boue...

RAYMOND LEDUC.

THÉÂTRE

LA GOUVERNANTE

C'est dans les petits théâtres (1) qu'on fait les meilleures pièces et le théâtre ne sera sauvé que par eux. C'est là que l'écriture d'un auteur, son originalité risquent le moins de se diluer dans ce fleuve d'argent qui charrie les opérettes à grand spectacle et les derniers éclats des auteurs chevronnés, Achard, Roussin — exception faite pour Anouilh qui nous étonne chaque fois encore et nous enchante parce qu'il a reçu une blessure inguérissable à sa naissance, que l'Académie ne risque pas de lui faire oublier un jour.

Le Théâtre en Rond, qui nous présente *La Gouvernante*, de Brancati, n'a pas reculé devant un renouvellement complet d'un sujet pourtant neuf encore : le drame de la femme qui aime les femmes et dont Edouard Bourdet ne s'est tiré qu'au prix d'une assez mauvaise pièce puisque le mari de la femme maudite se tuait quand il apprenait qu'il était le rival d'une autre femme alors que, dans la vie, cette révélation allèche plutôt le mâle en lui présentant son plaisir multiplié par un jeu de miroirs.

La Gouvernante est une fille d'aspect assez sévère qui vient pour s'occuper des enfants d'une famille sicilienne tumultueuse et cocasse où elle introduit son drame qui, sans le talent de l'auteur, pourrait n'être qu'un vaudeville. En effet, elle vient révéler qu'elle est victime de la pressante ferveur d'une jeune femme de chambre qu'elle fait mettre à la porte et qui, dans le train qui la ramène dans son pays, meurt d'un accident.

Cette mort frappe de terreur l'étrange gouvernante dont j'ai oublié de dire qu'elle était la fille d'un pasteur suisse. Elle se confesse, alors, publiquement, comme une héroïne de Dostoïevski. C'est elle qui a provoqué la jeune servante afin de pouvoir la dénoncer et se voir accusée d'une faute pour elle encore monstrueuse, sous les traits d'une autre, innocente. Freud et Pirandello collaborent ici dans l'atmosphère italienne où la tragédie se mêle à la fantaisie : père solennel et vantard, qui voit ses avances naturellement repoussées par la gouvernante, mère agitée et mondaine, enfants difficiles et même un romancier qui se voit dépassé par la vie. La femme

(1) Théâtre en Rond.

qui aime la femme ne choque vraiment ni au théâtre ni dans la vie. Pourquoi? Est-ce parce que, dans la plupart des cas, elle n'abandonne pas l'idée d'avoir un enfant, ou un mari? Ce qui est intéressant dans la pièce de Brancati, outre le ton, c'est la qualité intime du thème, celle des intentions. La Gouvernante, en effet, est punie de ne chercher sa punition qu'en effigie. Le théâtre n'a pas souvent l'occasion de nous faire voyager aussi loin dans le labyrinthe freudien et avec des acteurs aussi intéressants que M. J.-P. Moulineaux, le père prétentieux et discoureur.

La gouvernante est Mme Silvia Montfort. Rarement ses défauts et ses qualités l'ont servie autant dans un rôle fait pour elle, dirait-on. Une bonne soirée dans une série rose et noire telle que la saison nous en offre avec abondance.

ANDRÉ DU DOGNON.

GERARD HADDAD

L'ADOLESCENCE DE JEHOVAH

« Victime solitaire du problème sexuel »

Ed. Julliard — 226 p. — 12 F

ELSA MORANTE

L'ILE D'ARTURO

« L'île des amours interdites »

N.R.F. — 402 p. — 19 F

CINÉMA

LA POUPÉE

film de

JACQUES BARATIER

D'après un roman d'Audiberti, avec un scénario et des dialogues de l'auteur, Jacques Baratier a entrepris une besogne ingrate : transposer au cinéma des jeux de langage, procédés et artifices littéraires.

Moins heureux que Louis Malle avec *Zazie*, il n'a pu animer de bout en bout un propos incontestablement décousu et qui retient rarement.

En Amérique du Sud, un colonel dictateur est abattu prématurément par un conjuré maladroit. C'est un autre révolutionnaire qui, comme sosie, est appelé à prendre sa place jusqu'au jour jugé propice pour liquider l'oppresseur.

Il va sans dire que le remplaçant se prend à son jeu, échappe (air connu) à tout attentat et se montre un tyran plus redoutable encore que son modèle.

Ce résumé est infidèle assurément, mais résume-t-on Audiberti? Cet auteur d'une trop fertile veine que Baratier n'a pu maîtriser.

Tant pis pour nous. Il est certain que l'humour truculent de la *Poupée* offrait au réalisateur un champ moins à sa mesure que le sage et subtil Goha dont le charme n'est pas évaporé.

Le résultat de cette collaboration, c'est un film inégal, chaotique, attachant par instants, trop souvent lassant.

L'esthétique délibérément adoptée est celle des Folies Pigalle ou de la Nouvelle Eve, hormis un passage plutôt incongru réalisé dans les bidonvilles de banlieue.

Un emploi assez neuf de la couleur, une habileté consommée dans le maniement de la caméra, ce qui nous vaut d'excellents moments, telle la séquence où le dictateur enfiévré poursuit la Poupée au travers d'un jardin d'hiver, pourquoi cela ne captive-t-il pas davantage?

Le dictateur et le révolutionnaire sont joués par un acteur polonais, hélas peu audible, cependant que sa maîtresse, inter-

prétée par un travesti américain, d'ailleurs de talent, Sonne Teal, se dédouble en une Pasionaria révolutionnaire.

C'est un savant nucléaire assez farfelu qui mène à bien cette expérience, du style physique amusante.

En s'insérant dans un corps féminin, plutôt projection qu'exact reflet de l'original, ne réalise-t-il pas ce rêve ancien de tant d'intellectuels : viriliser une impuissance ?

On voit combien ce récit présentait de pièges et regrettons tant d'ingéniosité gaspillée.

Ce qui peut être d'un certain attrait pour quelques homophiles est assez mince : c'est l'interprétation de la « super femme » par un travesti.

Sonne Teal y fait montre d'un talent courageux et nous ne répéterons pas avec toute la critique qu'il est femme jusqu'à la taille et homme au-dessous.

Il appartient en réalité à ce type assez fréquent chez les travestis d'une apparence vénusienne jointe à une force solide — cette alliance Jupiter — Vénus étant beaucoup plus fréquente qu'on ne l'imagine.

Tel quel, Sonne Teal se tire à son honneur, et notamment dans une difficile scène de cabaret, d'un double rôle semé d'embûches multiples.

Mais là où il eût fallu les Mary, on ne trouve que Médrano. Déplorons-le.

SINCLAIR.

ANDRÉE LA FONTAINE

LES MALHEURS DE SAPHO

« Ces féroces victimes »

Ed. Julliard — 9 F

ROGER PEYREFITTE

LA NATURE DU PRINCE

Ed. Flammarion — 9,50 F

Arches : 60 F — Lana 40 F — Alfa 20 F (port en plus)

R.H. WARD

REMOUS

« Un internat et ses intrigues »

Ed. Plon — 12,35 F

JULIEN GREEN

PARTIR AVANT LE JOUR

« Quel peuple de désirs agite le jeune garçon! »

Ed. Grasset. — 15 F

BAR — RESTAURANT

« ROBERT »

8, rue de la Boucherie

Descente Porte-Fausse

VIEUX NICE

Téléphone : 80.00.80

JACQUES

*vous prépare sa bonne cuisine
à son RESTAURANT*

L'INCOGNITO

40, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS-9^e

PROV. 06-88 — Métro Montmartre

ENTRÉE PAR LE COULOIR

FERMÉ LUNDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

3, rue Hoche

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

CHEZ CHARLY

9, Rue d'Argenteuil — PARIS-1^{er}

L'UNIQUE RESTAURANT DES ARCAIDIENS

Où se réunissent les amis de tous les pays, dans un cadre très intime et dans une ambiance agréable
Vous pourrez déjeuner et dîner en dégustant les spécialités d'Alsace à des prix très raisonnables

Réservez vos tables, en particulier le
SAMEDI et DIMANCHE SOIR

Tél. : RIC. 90-07

LE RESTAURANT EST FERMÉ LE MERCREDI
(Métro : Palais-Royal ou Pyramides)

AVRIL.1963. CLUB.19 RUE BERANGER.PARIS.III. TURbigo 09 63
CLUB OUVERT: MERCREDI.VENDREDI:20H30,23H30 - DIMANCHE: 16 H 20 HI5.
SAMEDI: irrégulièrement.

MERCREDI.24 AVRIL.21H. CERCLE D'ETUDES dirigé par J F LANGE:
" LE FETICHISME DU DESIR " .

MERCREDI 8.MAI.21H. CONFERENCE PAR F LE HARDY :
FRANCS-MACONNERIES ARCADIENNES AU XVII e.Siecle "

MERCREDI.15.MAI.21H. PROJECTIONS,ILLUSTRATIONS POETIQUES par H. STUDA.-

MERCREDI. I.MAI. THEATRE D'HENRI STUDA (2éeme représentation.) 16H.-

XXXE DIMANCHE.19 MAI. 16H. SPECTACLE DE V A R I E T E S ...

IL EST STRICTEMENT INTERDIT DE VENIR AU CLUB AVEC DES PERSONNES NON INSCRITES.
...TENUE CORRECTE aux abords du Club.Ne pas stationner rue BERANGER.-

///...Depuis les pénibles évènements de Janvier le Club poursuit sa route.
On nous a voulu beaucoup de mal,tout a été tenté contre le club,et plus
particulièrement contre moi.Nous connaissons maintenant l'ennemi des Arcadi-
ens.Car il s'agit de cela,à travers ma personne on touchait l'oeuvre et les
arcadiens,ce "misérable" l'a oublié,pour satisfaire quelque vengeance person-
nelle.Il ne faut pas s'étonner outre-mesure qu'il y ait eu un "Judas" parmi
nous:quelle collectivité ne l'a?.Mais parce que nous faisons dans la revue
ou au Club,le BIEN,celui-ci l'emportera,n'en doutons pas.-Que ce soit l'
occasion pour nos vrais Amis de nous mieux comprendre et soutenir.: A.B.-

AU DOS: QUESTIONNAIRE VACANCES. A nous retourner si cela vous
interesse.-

DROIT CIVIL: ce texte annoncé sera envoyé vers le 15.VI.63.Ceux qui désirent le recevoir sont priés de le commander IMMEDIATEMENT (3 Frs)
Tout ce qu'un ARCADIEN doit savoir: achat appartement, commerce, etc. Testament...etc. S'il est seul.S'il a un Ami...

LIBRAIRIE: Album PHOTOS. ou DESSINS. DER KREIS.Avec PTT:32 F l'un.
EN VENTE: EXCEPTIONNEL. ANNEE 54. ANNEE 55 complètes d'ARCADIE.
Les années suivantes: 10 F. l'année.(DE 56 a 61.)

N° 100... N° anniversaire, le N° des CONFIDENCES, des VIES arcadiennes, avec illustrations... Port compris: 4 F.--

P R O V I N C E

NICE: REUNION LE 26.MAI.

BORDEAUX: remis après les Vacances.

DECORATION. Peinture, Tapisserie, par ARCADIEN.PARIS.
...Offre emploi L&C.ayant conn.ELECTRICITE,ou désirant en acquérir.
...15.VI.30.VIII.engage sportif conn.Mécanique H.BORD GALE.Ski naut.pr GRECE.
+++++

SVP. et MERCI: nous signaler toujours CHAMBRES. EMPLOIS.PARIS.PROVINCE.-

QUESTIONNAIRE VACANCES. (ci dessous.) A RENVoyer A ANDRE BAUDRY.AVANT LE 15.V.
Pour frais de correspondance: JOINDRE en timbres-poste:3 F.(Etrangers: coupons-réponses internationaux.I coupon= 0,50F)
IL N'EST PAS DONNE SUITE AUX QUESTIONNAIRES REMPLIS INCOMPLETEMENT.

VACANCES 1963.-

M:

adresse complète:

N° CARTE:

VACANCES DU AU
LIEU CHOISI:

OFFRE: place(s) dans voiture...
DEMANDE place dans voiture pour voyage.

fait CAMPING

demande RECOMMANDATION pour M.LE DELEGUE DE:

ACCEPTE de recevoir des Arcadiens en visite dans sa région de résidence.

OBSERVATIONS. QUESTIONS.

SIGNATURE.